

DENYS OU L'AMBITIEUX

Ce n'est pas la coutume de Denys de répondre aux questions ; mais plutôt il marche à grands pas. Son affaire est d'interroger et de ne pas écouter. Imitation de Napoléon, ou seulement nature ? Ami difficile, certainement le plus difficile de notre petit cercle. Car le vieux Julius notre hôte, et en ce temps-là arbitre des pièces de bois depuis l'Inde jusqu'à l'Angleterre, est un homme qui aime les opinions ; et quant au poète Maxime, quatrième sur cette terrasse au-dessus de l'Aisne, c'est un diable de dispute quand il n'est pas enfermé avec ses rimes. Or il arriva qu'un soir de juin je crus saisir l'insaisissable, et poursuivre, en quelque sorte comme si j'avais été lui-même, les pensées d'un homme qui n'avait qu'à vouloir pour prendre les rênes et nous mener tous Dieu sait où. Au reste, par un petit accident, et imprévisible, il ne se produisit rien de tel. Ainsi va l'histoire ; et, la laissant aller, je ne veux conter ici qu'une histoire de pensées, qui se poursuit quelques jours entre les quatre amis qui se reposaient là, le dos appuyé, si l'on peut dire, au fameux Chemin des Dames, alors tout juste nettoyé de ses fils de fer et refait en caillou neuf. Le lieu est pierreux, abrupt, et ouvert sur la grande trouée de Soissons. Une profonde vallée, où le laboureur semble tout petit. Des sources partout à mi-côte. Des rossignols ; et le grand-duc vole sans aucun bruit d'un rocher à l'autre. C'est là que, longues années avant la guerre, j'avais rêvé tant de choses qui ne furent point, en compagnie d'autres amis qui ne sont plus. Mais je m'arrangeais de ces hommes nouveaux. Tout recommence.

Sur une question indiscreète, mais certainement bien placée, Denys se retourna et me dit :

« Je demande qu'on laisse la morale aux niais, et qu'on ne me donne pas la paresse pour une vertu. Voilà Julius qui gagne des millions selon sa forme ; et je veux gagner des amis et des ennemis selon ma forme. Maxime élève son monument d'airain. Et toi, tu n'aimes rien. Valeur nulle à mes yeux. »

« Oh ! lui dis-je, je suis bien assuré d'être le plus ambitieux des quatre. »

« Cela se plaide », dit Julius, très attentif à son cigare de financier.

« Pouvoir sur les hommes, dis-je, qui ne le voudrait ? Mais qui ne voudrait savoir ce que c'est que pouvoir sur les hommes ? Quoi ? Les enchaîner ? Mais je les connais ; ils tireront sur la chaîne et précipiteront le gardien. Trois hommes sont toujours plus forts qu'un seul. »

« Mais en fait, dit Denys, un homme est plus fort que cent et que mille. »

« Affaire d'ordre », dit Julius.

« Oui, dis-je, affaire de sous-officiers, comme on a vu. Quand on a des gardes, on persuade aisément ; mais il faut persuader les gardes. »

« Gens épais, dit Denys. Ils font leur métier. Affaire d'ordre, oui ; mais plutôt de structure. Il faut une porte, un uniforme, et un tour de garde. Toutes les fautes viennent de changer ce qu'on a dit. »

« Très bien, lui répondis-je. Si j'avais voulu être gouverneur de forteresse, certainement je le serais. Et prisonnier de mon pouvoir, certainement je le serais. Mais le pouvoir comme par nature, et libre dans une foule heureuse, c'est le pouvoir des contes. Magie, à quoi l'on peut rêver. »

Notre poète alors se réveilla. De quels rêves ? D'autres rêves à coup sûr ; car il dit : « Ni morale, ni contes, s'il vous plaît. Nous sommes ici quatre qui ne croyons à aucun genre de Dieu ; il y en a au moins un qui ne croit pas du tout au destin. Je ne sais comment on peut aimer un bonheur que l'on n'a pas fait soi-même. Un boxeur retiendra le coup, s'il soupçonne que l'autre est

enchaîné par quelque sortilège d'imagination. Et qui voudrait d'une victoire donnée par Dieu ? La vanité menace, en toutes nos pensées, et celui qui n'a pas surmonté la vanité est moins qu'un subalterne. Il s'agit de savoir si l'on veut passer pour puissant, ou l'être en effet. C'est pourquoi, en toute lutte, on veut l'adversaire fort et non pas faible, libre d'esprit et non pas imbécile. Dieu rirait du grand homme qu'il aurait fait ; et Dieu est mort de cette pensée. »

Denys interrompit : « Ne disiez-vous pas, poète, qu'un beau vers vous est donné ? »

« Ai-je dit cela ? répondit Maxime. Ce que je dis en prose est à déchirer, et pour mieux dire déjà déchiré. A quoi reconnaîtrai-je mon vers, si je ne l'ai fait ? Non. Parlons vrai. Ce sont les méchants vers qui me sont donnés. »

« Quoi ? dis-je. Les mauvais vers vous sont donnés ? »

« Je ne dis pas mauvais, répondit-il ; je dis méchants, c'est-à-dire trompeurs, presque beaux ; ceux qui peuvent quelquefois tromper les autres. Comme une fin de discours, Denys, où les mots sont en déroute. »

« Vrai, dit Denys. »

« Vous menez trop vite, dit Julius ; Dieu nous guette là. »

Nous restâmes un moment à rire, comme des enfants qui ont bien couru. Mais je voyais s'ouvrir un grand chemin ; et quelle plus belle occasion de régler une bonne fois les comptes de l'homme ? Il fallait seulement ménager les chevaux.

« Je vais vous raconter, leur dis-je, des histoires d'autrefois. Au temps où j'étudiais c'était une mode d'endormir, comme on disait, de pauvres femmes abruties par le plaisir. Pour dire les choses aussi exactement que possible, nous nous tenions en conversation avec une personne qui dormait, et nous lui apprenions des choses qu'au réveil elle croyait apprendre d'elle-même, par exemple qu'elle aimait celui-ci et se défiait de celui-là. En quoi il y avait une part de comédie ; mais enfin nous pouvions nous croire maîtres des pensées, des sentiments, des projets d'une femme jolie, et l'événement nous donnait raison. Et quoiqu'on pût, par ce moyen, rendre fidèle la femme la plus frivole, au moins pour quelques jours, je n'ai connu personne qui fût heureux d'être aimé ainsi. C'est pourquoi ce grand secret, comme dit le Fakir aux annonces, fut promptement oublié. Grand secret, qui n'était rien. »

« Je suppose, dit Denys, que le fameux Gygès aurait jeté son anneau, s'il avait pris le temps d'y penser. Car il faut conduire la fiction jusqu'au bout. Cet anneau, qui le rendait invisible, pouvait aussi bien le faire dompteur de femmes et d'hommes, sans aucun risque ; ainsi il se trouvait pourvu d'un pouvoir vrai, qui, remarquez-le, était un pouvoir faux. »

« C'est, dit Maxime, comme le philtre que boivent Tristan et Iseult, lequel philtre leur donne un amour vrai, mais qui est parfaitement faux. »

« J'ai remarqué, dis-je, que dans les Contes, il n'y a point de baguette pour commander l'amour, le pardon, la confiance ; il ne s'agit jamais que de percer les murs, d'élever des palais, ou de voyager vite, toutes choses qui n'avancent guère l'ambitieux, et encore moins l'amoureux. »

« Ambitieux, amoureux, dit Denys, ce sont les mêmes ressorts et les mêmes déceptions. »

« L'amour, dit le poète, est la première ambition. »

« Et l'avarice, dit Julius, est la dernière. »

« Trop de choses, ajoutai-je ; trop de choses sans doute à débrouiller. Mais peut-être l'amour éclaire toutes les passions. Car nul n'aime une esclave. Nul ne cherche l'amour forcé. »

« Fausse monnaie, dit Julius. Mais il y a de la vanité dans tout. Sais-je ce que j'ai ? »

Là-dessus, Denys nous ramena

« Les pensées, dit-il, sont comme des regrets. Les passions ne commencent pas par des pensées. Cette belle suite, comme Alain aime à dire, que font les trois termes, amour, ambition, avarice, est premièrement naturelle comme les saisons. »

Je lui répondis : « Rien n'étonne dans l'amour, si l'on comprend ce que c'est qu'enfance et croissance. Dans les vivants simples, la reproduction n'est presque que division en deux, ce qui fait un père et un fils, sans qu'on puisse dire où est le père, où est le fils. Mais dans les êtres plus compliqués, il faut concevoir un continuél recrutement de parties nouvelles, ou bien nées de leurs semblables, ou bien se formant chacune à leur place et par la fonction enfin un nouveau peuple qui ressemble à l'ancien, et ainsi le grossit sans le changer, jusqu'au jour où la grandeur convenable étant atteinte, il faut que le nouveau peuple émigre, comme font les essaims. »

« Laissez-moi décrire, dit Maxime, cet étrange moment qui est avant le départ. Dites-moi, est-ce que l'essaim qui est de trop ne va pas d'abord errer un peu partout, toujours ami, déjà étranger, troublant cet autre ordre dont il se détache ? Et ces errants ne viendront-ils pas se rassembler en quelque point du rivage, attendant l'occasion ? Puis n'iront-ils pas recommencer partout leurs adieux manqués ? Un bon roi ne saurait alors s'il les hait ou s'il les aime ; et sans doute serait-il impatient de les pleurer une bonne fois quand ils seraient enfin partis, ce qui est une exaspérante manière d'aimer. Même sans roi, n'entendez-vous pas, de tout ce mouvement, un triste bruit de fête ? Le premier sentiment, mais disons mieux, la première émotion, n'est sans doute que ce bruit qui s'écoute lui-même. Et René, à bon droit, se sent étranger à lui-même, importun à lui-même, délivré de lui-même, ou rendu à lui-même, selon le vent et la saison. »

« Nous avons bien reconnu l'amoureux, dit Denys. Mais quelle est l'humeur ambitieuse, voilà ce que je ne vois pas bien. Les migrations successives s'étant faites, l'accroissement finit par être imperceptible, et en même temps la forme se durcit. Je comprends bien que cet être va s'attacher à lui-même sans ambiguïté ni partage. En cela je vois approcher l'avarice, en même temps que l'âge. Mais où est l'ambitieux ? »

Comme il me regardait, je lui répondis : « Savoir comment ces changements se font, c'est l'affaire de quelque Hippocrate qui sans doute n'est pas encore né. Toutefois je soupçonne que la force de croissance suppose une sorte d'avarice, et un excès de mouvement dans certaines parties riches et fortes, qui en quelque façon tournent à vide encore longtemps après que le corps a pris toute sa grandeur. D'où l'action dépasse les besoins. »

« Ne sautez pas jusqu'aux pensées, dit Maxime. Je veux écouter cet autre bruit de l'homme mûr. N'est-ce pas dans la poitrine et autour du cœur que ce mouvement s'éveille et s'excite de lui-même ? Qu'est cela, sinon s'irriter ? Et je crois bien que la principale et la constante émotion de l'ambitieux est la colère. »

« Mais, dis-je, il faut bien entendre que cette émotion doit être surmontée ou guérie, et c'est par là que l'ambition est une passion, et peut-être quelquefois un sentiment. Autrement elle ne serait que violence, impuissance et humiliation. »

« Passons, dit Denys, sur l'ambition, puisque je vois qu'elle se cache. Mais pour achever ce tableau physiologique, qui nous dira quel est le régime de l'avare ? »

« Il suffit, lui répondis-je, de considérer un vieil homme. Car les parties dures s'accroissant peu à peu, et la nutrition se trouvant ralentie, la loi de vieillesse est d'économiser sur le mouvement, et de réduire la dépense ; ce qui passe du corps et des mains à toutes les choses environnantes. Et il est au surplus naturel que le vieillard vive du travail des autres, entasse les provisions, refasse les comptes. La structure explique assez les pensées. Et telle est donc la suite des passions au cours d'une vie. »

« Sans compter, dit Denys, que la politique s'accorde ici avec la physiologie. Car il faut bien que l'amour mûrisse par les enfants ; et en même temps les besoins augmentent, d'où un genre de sérieux qui porte tous les gouvernements ; et ce n'est jamais que l'ambition qui soutient l'ambition. L'avarice survient d'elle-même, dès que l'on pense à transmettre le pouvoir que l'on a conquis ; car l'argent est un talisman de pouvoir, et même le seul. »

Et je conclus :

« Voilà donc que toutes les passions sont énumérées et circonscrites selon la nature. Car je ne connais que trois genres de mouvements intérieurs pour un homme marchant sur la terre, à savoir l'inquiétude, la colère, et la peur. D'où il tisse ses passions d'heure en heure, selon la loi de repos, d'irritation, et de fatigue. »

« Amoureux le matin, dit Maxime, ambitieux à midi, avare le soir. »

« Mieux, repris-je, amoureux en tout projet, ambitieux en toute action, avaricieux en toute défense et garde. Et, seulement en un soupir, toutes les passions. Il n'y a que la proportion qui change d'âge en âge, de façon que l'action dévore le désir, et puis que la provision dévore l'action. Tous les hommes marchent de ce pas. »

« Et alors, dit Julius, tout est dit ? »

« Rien n'est dit, répondis-je, tant que la pensée, celle qui pèse, et l'esprit, celui qui se moque, n'ont pas repris sous eux ces mouvements volcaniques, d'après un plan de délivrance, j'entends selon une règle monastique ! Car, selon mon opinion, ces passions ne sont passions que dépassées. »

« Oui, dit Denys, comme on voit par la colère, qui s'ignore si elle n'est maîtrisée. Et j'aperçois même qu'il en est ainsi du désir, et comment se forme l'amour d'esprit et l'ambition d'esprit. Quant à l'avarice d'esprit, je n'en puis juger ; on sera bien près de la mort, il me semble, si l'on en peut juger. »

« Mais, repris-je, ce sont des moments. L'amoureux n'est amoureux que par l'éclair de la pensée et même de l'esprit ; et qui n'a connu un moment d'avarice surmontée ? C'est dans le moment qu'on paye sans examiner que l'on connaît l'économie. »

« Remarque juste, dit Julius, et deux fois juste, car elle met la ruine au centre de la fortune. Et, si je ne me trompe, vous nommez pensée celle qui compte en valeurs vraies ; et vous nommez esprit celui qui se moque des valeurs. Tout cela en une minute ; et voilà nos boursiers, qui sont des poètes. »

Maxime interrompit : « Au delà ! Au delà ! Tous les beaux vers renoncent ; renoncer est ce qui achève. »

« Comme on a vu, dis-je, les vrais amoureux s'en aller, et perdre en pèlerinages leurs précieux jours. Et l'ambitieux aussi s'achève par ne désirer rien. Toute puissance vient sans doute d'un refus de prendre. »

« Ou bien, dit Denys, d'un refus d'être pris. Le thème d'un discours qui s'élève est toujours refus de prendre, je dis sincère refus. Toute passion serait menace de sa propre mort. »

« Il me plaît mieux, remarquai-je, de nommer sentiment ce haut moment des passions. Car le sentiment est court et beau. J'aperçois même l'éternel dans ce refus de durer. Et par exemple l'amour de la vérité est comme un refus d'avoir raison. Oui, quand tout est gagné, ne rien prendre. »

« Et Dieu, dit Maxime, siège en ce vide où plus rien ne vaut. C'est pourquoi la volonté de Dieu, dès qu'on y pense, est arbitraire, comme les Jansénistes l'ont su, et Job avant eux. »

« Mais, dis-je, la folie que l'on nomme religion est de ne point voir ici la couleur propre du sentiment. »

Julius montra ici de l'impatience

« Je ressens, dit-il, ces mouvements. Mais pourquoi ? Pourquoi l'amoureux ne s'en tient pas à ce qu'il désire, ni l'ambitieux à ce qu'il fait, ni l'avare à ce qu'il garde, voilà ce que je veux savoir. Faisons les comptes de l'homme, car Dieu n'est pas. »

« Dieu, dit Maxime, de toute façon se tait. Et par lui nous ne savons rien ; mais plutôt par toutes choses nous le savons lui, ce qui veut dire qu'il nous laisse décréter en son nom, caché qu'il est dans un nuage. »

« Un nuage, dis-je, qui n'est que de gouttes tombant selon leur volume, les unes usées avant d'avoir pris vitesse, et les autres rencontrant la terre, sans égard, ni prévoyance, ni aucune pensée. Car tel est Dieu tel qu'il apparaît. »

« C'est pourquoi, dit Denys, et comme tu dis que Platon dit, nous avons bien assez de nous. Eh bien maintenant qui conduit l'amour au monastère, pour commencer par le plus étrange et le plus connu, car l'amour parle et chante, au lieu que l'ambitieux ne dit rien, et l'avare moins que rien ? Allons, philosophe, il faut vider le panier aux sentences, et que tout soit bien étalé. »

« Soit, dis-je. L'amour est la seule expérience peut-être que l'on mène jusqu'au bout. J'ai lu quelque part que don Juan tomba sur une femme parfaitement folle, et aussi belle que folle ; sur quoi il se pendit. »

Maxime interrompit :

« Trop de nature ; et c'est là que le romantisme bute ; c'est sur cette limite qu'il se voit perdu. Celui qui joue à dire n'importe quoi ne réussit que trop. »

« Mais plus près de l'amour, du commun amour ; plus près, s'il vous plaît, » dit Julius.

« Aussi près, lui dis-je, qu'il vous plaira. Car Arnolphe, qui est tout notre portrait, sait bien qu'il ne peut être aimé par force, et ainsi devrait tenir toutes portes ouvertes. Il le devrait, et il ne l'ose point. Autant dire qu'il n'ose pas aimer. Toute coquette est une femme qui a senti la contrainte, et qui obéit comme une chose ; de quoi l'homme est étrangement surpris. Ne voyez-vous pas naître toute comédie et tout drame, si la femme n'a d'autre preuve d'amour à montrer que de refuser l'amour ? Il le faut pourtant bien, car nul n'aime en un autre que le semblable et le libre. Et le philtre, comme nous disions, ne suffit à rien. »

« Elle m'aime, dit Maxime ; elle m'aime parce qu'elle est ainsi présentement, par la nécessité de l'humeur et de la saison. Mais, par Jupiter, car n'est-il pas le dieu des nuages, je ne veux point être aimé comme il pleut. Et, au contraire, si elle s'éloigne, légère et libre, le retour me plaira, léger et libre ; et rien d'autre ne peut me plaire. Mais voici qui ne me plaît point. Je t'aime tant, dit-elle, que je te vois beau, quoique tu sois bien laid, et plein d'esprit, quoique tu n'aies point d'esprit. »

« Ou plutôt si, repris-je, ce discours peut aller, à condition que l'apparence soit surmontée. Ainsi je la veux clairvoyante, et il me plaît d'en avoir les preuves. Autrement une femme parfaitement stupide serait le parfait objet. Nous voilà à don Juan et à sa folle. »

« Il ne se peut point, dit Denys, que les charmants entretiens de l'amour ne se fassent sur cette bascule légère, chacun aimant l'illusion de l'autre et ne l'aimant pas, chacun imperceptiblement essayant de forcer ce qu'il veut libre et de tromper le seul témoin qu'il veuille de lui-même ; mais aussitôt reculant de ce jeu impossible, et ôtant le bandeau de l'autre. Car l'amour aveugle est au-dessous de l'amour. A l'ordinaire le désir l'emporte, et l'amour se sauve par les enfants, par le travail, par le changement de la femme en mère, et enfin par le sacrement de la famille, qui est

quelque chose de très réel, et toujours sans aucun Dieu, que muet. Mais il faut bien que la Providence, en son sens propre aussi, qui est métier, crédit, épargne, maison de campagne, billets à prix réduit, et le reste, occupe tout à fait l'esprit de l'amoureux, de façon que jamais ne revienne la mortelle question : m'aimait-elle, ou a-t-elle seulement suivi la nécessité, comme un fleuve qui descend au plus court ? »

« Mais, dis-je, si l'esprit veille, l'amour refuse toutes ces béquilles, et se donne à lui-même sa règle de chevalerie. Et cela, comme on dit, n'est point un conte. Ces règles furent, sont, et seront. Elles sont assez extravagantes, à faire hausser les épaules, jusqu'au jour où l'on s'y range avec bonheur. »

« Dites les règles, interrompit Julius, car il se peut que j'aie manqué ma vie, faute de m'être moqué aussi de la moquerie. »

« La première règle, dis-je, est de ne recevoir point de promesse sans aussitôt délier celui ou celle qui la fait ; mais délier sans qu'il y ait doute ; car nul ne veut d'un amour lié. »

« Règle de confiance, » dit Julius.

« Règle de liberté, repris-je, et qui efface tout à fait l'accent du maître. Car on n'aime pas son maître, pas plus qu'on n'aime son esclave. »

« Et c'est, ajouta Denys, ce que ne peuvent point comprendre ceux qui commencent par l'amour de soi, et qui dérivent tout de là. Mais comment sont-ils tombés dans cette sorte d'erreur ? On ne s'aime point soi. Cette manière de dire n'a aucun sens. Tant qu'on n'aime pas quelque forme séparée de soi, autre et pourtant la même, où l'on voit des signes, où l'on devine, où l'on croit toucher le semblable et autre, on n'aime point. Narcisse est une fiction triste. Et encore faut-il, pour qu'il essaie de s'aimer, qu'il découvre sa propre forme comme au dehors, et de lui inconnue. Bien loin que l'amour de l'autre soit à la ressemblance de l'amour de soi, c'est l'amour de soi qui se cherche, d'après une imitation de l'amour de l'autre. »

« Peut-on même se penser soi, dit Maxime, autrement qu'en la pensée d'un autre, pensée devinée ou supposée ? Qui ne peut rien sur la pensée des autres, il n'est même plus seul. Solitude est chose peuplée, et société admirable. »

« La pensée, dis-je, se trompe au rapport extérieur, percevant un homme, et puis un autre, et la distance entre eux. Mais ce n'est pas ainsi que je

pense mon semblable et moi ; car mon semblable n'est-il pas la seule image de moi ? C'est lui qui me garde contre cet oubli de moi, qui toujours me menace. »

Julius interrompit

« Peut-être ne pensons-nous absolument qu'aux autres hommes, soit pour les aimer, soit pour les haïr, soit pour les craindre, soit pour les soumettre. »

« Thalès, dis-je, Thalès immobile et pensant aux lieux où le soleil éclaire le fond d'un puits, Thalès pensait aux hommes et leur expliquait ces choses. Penser est un discours à quelqu'un. Penser seulement aux choses, ce n'est pas penser. Mon secret n'est à moi qu'autant que je pense que les autres pourraient bien le deviner, ou ne le pourraient pas. Mon secret, c'est un discours aux autres, que je suis assuré qu'ils n'entendent pas. Autrement quel intérêt dans le secret ? »

Où, dit Julius, une chose qui les étonnerait s'ils la savaient. »

« Sans cela, repris-je, ce secret serait-il à moi ?

Supposez un Robinson sans espérance, et gardant un secret. Est-il supposition plus ridicule ? »

Commentaire [EB1]: ici

« Dans le fait, dit Denys, les hommes gazouillent comme les oiseaux. Telle est leur pensée, et tel est leur être. »

« C'est pourquoi, dis-je, on ne s'aime soi, et même on ne se trouve soi, qu'à travers qui vous aime. Mais c'est toujours la pensée qu'on cherche. »

« Je pense à vous, dit Maxime, cela veut dire je vous aime en tous pays. »

« Ainsi, repris-je, c'est par le haut qu'il faut comprendre l'amour, et sans doute toutes les autres passions. Qui ne sait ce que c'est que prouver

ne sait pas bien ce que c'est qu'aimer. Car Euclide, en toutes ses précautions, montre qu'il ne veut point me forcer, même si j'y consens. Car à quoi l'avancerait un paresseux ou un distrait qui dit oui ? Ainsi il me réveille à moi-même, et me rappelle à ne point le croire. Et celui qui est attentif à délivrer l'autre de cette manière, c'est à lui qu'appartient, dans son sens plein, le beau nom de maître. »

Denys leva la main et rêva un peu en me regardant, et puis il conclut

« Tu veux dire que cela n'avance pas beaucoup de forcer ; et j'en ai fait l'expérience ; je dis même que cela n'avance à rien. Je dis encore plus, je dis que la partie de la persuasion qui force, la pression, la hâte, l'avance que l'on croit prendre, cela annule le consentement, quand le consentement durerait des années. »

« Et maintenant, ajouta Julius, je ne crois pas qu'il reste quelque chose d'obscur dans votre première règle d'aimer. Et, bref, il faut savoir ce qu'on veut. Mais qu'est-ce que la seconde règle ? »

Je répondis

« La seconde règle est la règle d'épreuve, celle qui commande de partir et d'aller chercher maux, fatigue, et solitude. »

« Par une crainte du bonheur, » dit Denys.

« Exactement, poursuivis-je, par crainte du bonheur. C'est que le bonheur est encore une sorte de philtre. Ou plutôt l'amoureux est bien attentif à séparer les circonstances heureuses du bonheur d'aimer tout pur. Bref, il faut que l'amour suffise à tout. C'est pourquoi la séparation, la solitude, ou bien des ennuis, des travaux ou des voyages rajeunissent l'amour. On en fait alors la revue et le recensement. La pensée de l'autre est plus présente dans la solitude. Le sentiment s'y recueille. On se repent, alors, de s'être engourdi au bonheur. On repasse son courage. L'amour platonique est une grande idée, que Platon a dessinée d'un trait sûr, mais que la méditation sur les sentiments vrais a depuis amplement développée. Mais me suivez-vous ? »

« Par d'autres chemins peut-être, dit Denys. Car l'âge est un voyage qui de toute façon nous emmène. Et l'amour ne peut se lier à des circonstances de forme et de teint ; il ne le peut sans injure à soi. N'ai-je pas lu qu'une héroïne de roman s'était gâté le visage, afin de s'assurer qu'on ne l'aimait pas pour une périssable beauté ? Ces extravagances ne sont pas si loin des pensées communes. Et nous voilà à la règle qu'il faut apprendre à se passer des basses raisons d'aimer. Ce n'est que devancer le malheur qui nous attend tous. »

« On n'explique pas bien, dit Julius, pourquoi les unions heureuses s'exaspèrent et se corrompent. Et ce n'est pas seulement par l'habitude qu'il faut l'expliquer, mais par de subtiles pensées, je le vois bien. On dit que les hommes ne pensent guère, et c'est très vrai si l'on entend par là que les problèmes séparés d'eux ne les intéressent pas beaucoup. Mais j'ai appris que les hommes et les femmes pensent au contraire beaucoup sur leurs sentiments. S'ils aiment le vrai, c'est ce vrai-là. Le vrai des comètes n'intéresse que si on en a peur. Savoir cela de l'homme, c'est

savoir beaucoup. C'est un proverbe que l'amour est aveugle, mais c'en est un aussi que l'amour donne de l'esprit aux filles. Maintenant j'avoue, comme disait Denys tout à l'heure, que la nature résout souvent ces pensées, et par d'autres moyens. Mais je crois que les pensées mêmes ne sont jamais tout à fait absentes des travaux. »

« Sans quoi, dis-je, ce ne seraient plus des travaux. »

« Grandes et petites pensées feront leur chemin, dit Maxime ; et celui qui est touché par le désir ne sait pas à quel monastère il n'ira pas, s'il choisit d'aimer. »

Denys voulut encore faire une remarque là-dessus.

« Il faut compter, dit-il, l'autre parti, qui est le parti d'avilir, ou, plus simplement de noyer l'amour dans le plaisir ; et ce parti ne réussit que trop. Toutefois j'ai remarqué que ces désespérés ou ironiques, comme on voudra les nommer, mûrissent assez mal, et ne font jamais rien de grand. Je vois bien pourquoi ; c'est que l'ironie arrête toutes les tâches en leur commencement, où il faut au contraire de l'allégresse, et quelque tendre pensée. Mais, si je n'ai pas oublié mes classes, il faut trois règles ; car deux n'est pas le nombre de nos pensées. Nous pensons sur trépied, comme marchaient les Martiens de Wells. »

« Nous irons donc, lui dis-je, sur trois pieds, mais la troisième règle, qui est de culte, est de si grande portée que je crains de n'ouvrir pas assez mon compas. Je crains l'ironie, en moi et en vous. Les dieux font voir une grande idée de l'homme. Ici je ne veux point croire, et je ne veux point non plus réfuter. »

« Sagesse des temps nouveaux, dit Denys. Mais nous crois-tu si barbares ? Nul d'entre nous jusqu'ici n'a rien réfuté. »

« Le chant, dit Maxime, ne réfute point et ne croit point. Avez-vous entendu quelque cantilène, de conte ou de légende ? Une simplicité d'être, et une parfaite amitié pour la partie crédule. Mais quelle fermeté de la grande sœur Mélodie ! Quel réconfort dans le pur ornement ! Quelle possession de toutes ces choses ! Cortège et non tumulte. Les temps passés sont bien loin et bien passés. Il n'y a que le génie qui se souviennne. La sottise recommence comme le chien aboie. Nous avons tous à dépasser le chien. Quoi d'autre à faire ? »

« N'être plus, dit Denys, cette sottise d'hier. Nous n'avançons que par erreurs sauvées. L'histoire nous déporte ; mais que ce soit chez nous. Ainsi nous naviguons ensemble dans ce voyage d'idées, chacun faisant une certaine chose au moment convenable, l'un à la rame, l'autre à la voile, l'autre au gouvernail, tous sur la même vague. »

« Juste image, ajoutai-je, de ce que je voulais comprendre. Car l'amour est semblable au vent et semblable à la vague ; c'est à nous de faire voyage ou naufrage. Voyager, c'est faire mieux ce que vague ou vent nous feraient faire, bien ou mal, et c'est commander en obéissant, selon le vieux mot, non encore tout à fait compris. Mais cette sorte de chant du marin, qu'il m'a semblé entendre, me donne tout courage pour décrire ce culte universel, qui n'est que parti d'amour. Toutes les idées sont maintenant rassemblées, et la commémoration s'est montrée dans le chant. Dans tous les temps toute grande vie fut racontée plus grande ; et la légende signifie ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut choisir, si l'on veut sauver le vrai. Car la mort est une injure qu'il faut réparer. N'est-ce pas ainsi ? »

« C'est ainsi, dit Julius, que l'homme veut vivre toujours. »

« Nous y sommes déjà, dit Denys en riant d'un beau rire. Mais il faut serrer le vent. Ce promontoire n'est-il pas comme un navire sur la plaine ? »

Nous aimions ce lieu élevé, tout parfumé de marjolaine. La terre nous roulait dans la nuit, le grillon chantait, et la lumière favorable de Véga brillait sur nos têtes. Les hommes dormaient. Puisse le veilleur de proue être digne des hommes.

Denys achevait, disant :

« Je voudrais plus de rigueur. »

« Comme je pourrai, répondis-je. Car les pensées belles d'elles-mêmes, il ne faut pas toujours s'y fier ; mais quelquefois il faut les tenter. Donc substituant, comme fait Spinoza, l'être à la perfection, je dirai qu'aimer c'est penser l'être de ce que l'on aime. »

« Et nous le dirons aussi, » répondit Denys.

« Ce qui signifie, repris-je, que nous repousserons comme ennemi ce qui nous représente ce que nous aimons comme diminué, déformé, esclave. »

« Nous le repousserons », dit-il.

« Et qu'au contraire, poursuivis-je, nous contemplerons avec bonheur tout ce qui traduit la loi propre de l'être aimé, et son libre développement, ce qui est le penser vivant et triomphant. »

« Ce qui est, dit Denys, l'orner de lui-même, en écartant seulement ce qui le pourrait détruire. »

« Ce qu'exprime sa forme, dit Maxime, et exactement sa beauté. Car une blessure ou une infirmité brise la forme. Mais comme nous écartons le trait ennemi, si nous pouvons, ainsi serions-nous lâches et ennemis de notre propre amour, si, bien loin d'écarter le trait et la pierre, au contraire nous jetions le trait et la pierre contre l'image aimée. »

« Seulement une mouche, dis-je, une mouche qui fait grimacer l'enfant, voyez comme la mère l'écarte, toute pensive à ce que l'enfant soit lui-même selon sa loi. Et c'est ainsi qu'on élève l'enfant, selon ce beau mot. Et l'amour maternel est modèle d'amour. »

« Oui, ajouta Denys, pourvu qu'encore une fois, aimant cet amour, nous le pensions selon sa nature positive, écartant nous-mêmes les mouches ennemies. Mais quelle mouche chassez-vous, Julius ? »

« Je pense, répondit-il, à d'anciennes fautes ; mais je n'ai jamais été si bien disposé à les pardonner. »

« Qui parle de fautes ? lui dis-je. Il n'y a point de faute à ne pas vouloir aimer. Simplement on n'aime pas, et il ne faut pas se plaindre alors de n'aimer pas. Naufrage ou voyage, il faut choisir. »

« Eh oui, reprit-il ; comme je crois que Platon dit, puisque vous dites qu'il le dit, nous avons justement ce que nous voulons, et cette justice n'est que vérité après tout. Car qui veut diminuer ce qu'il aime, il est guéri d'aimer. Qu'il s'arrange de la guérison comme il pourra. »

« Mais, dis-je, si au contraire on choisit d'aimer, quels soins à cette âme exigeante ? Et je n'entends point par âme autre chose que la vérité de chacun, de toutes parts battue par ce monde aveugle. Et que sera donc, alors, la rêverie amoureuse, sinon la commémoration de ce qui est propre à celle qu'on aime, et la revue de ses vertus, j'entends de ses puissances. Car comme il n'y a point de vagissement où la mère n'entende au moins l'espérance d'un mot, de même il y a dans le geste ou dans le propos le plus frivole quelque chose qui annonce une puissance d'être, imperfection à coup sûr devant le diabolique regard, qui toujours cherche l'esclavage, mais perfection au contraire autant qu'elle est délivrée. Qui n'a admiré, dans l'action de coudre, le libre petit doigt ? »

« Le peintre, dit Maxime, l'a su avant vous ; et, adorant toute l'apparence selon l'être, il ne se trompe jamais ; et nous fait plus beaux que nous, exactement comme nous sommes, et ressemblants à notre propre être, et non point à la piqûre de la mouche, ni à la poussière dans l'œil. »

« Ainsi, dis-je, dort notre enfant chéri, sous notre garde. Et ce n'est pas peu de garder ainsi l'idée de l'autre, ou son âme, quand ce serait contre lui même. Car c'est préparer d'heureux signes pour le revoir. Ainsi saluons-nous la présence. *Salve*, ce qui signifie *sois sauf*. Et cela vaut mieux que le froid bonjour, qui se rapporte seulement à la mouche, à la poussière et au soleil. »

« Sois donc, reprit Denys. Mais nous voilà dans une grande aventure ; car c'est vouloir que l'autre soit heureux selon sa nature, non selon la nôtre. »

« Par la nôtre, dis-je. Et toutes différences sauvées, je dis même aimées. C'est ainsi qu'à ne pouvoir s'entendre on s'entend tout à fait. Alceste voulait que Céliène fût comme lui ; cela n'était point juste. »

« La jalousie, dit Julius, trouve souvent ce détour, de prendre en main le plus haut intérêt de l'être aimé, et de s'indigner s'il se diminue. C'est ce qu'il y a de noble dans cette passion mordante. Mais je vois bien qu'interpréter à mal ce n'est pas aimer. C'est plutôt interpréter à mort, et d'avance tuer. »

« D'avance tuer, dit Maxime, comme répète le héros de la *Sonate à Kreutzer*. Je relisais hier soir ce roman hérissé et blessant. Ce que vous diminuez et mutilez, ne dites pas que vous l'aimez. Et quel chemin de complaisance et de faveur, si l'on veut que ce qu'on aime existe selon lui-même seulement un petit peu ? »

« Il faut donc, repris-je, en revenir à la méditation selon l'âme, en laissant à la haine la méditation selon le corps. »

« *Una eademque res*, dit Denys, une seule et même chose, mais considérée d'une vue ou d'une autre. »

« Mais il est commun, dis-je, que l'on se trompe ici, et que l'on prenne l'âme pour autre chose que l'idée du corps. Au reste, cela ne change nullement les méditations réelles, attendu qu'il n'y aurait rien de sensible, si je puis dire, dans le sentiment, sans l'émotion, comme il est vrai aussi, au rebours, que le plaisir serait une perturbation étrangère s'il n'y avait des pensées pour le recueillir. »

« Je pense, dit Denys, que le haut et le bas sont encore mieux enchaînés que tu ne dis ; car je ne vois pas de grande différence entre baiser et morsure, ni entre embrasser et étrangler ; car garder l'autre contre la violence de soi-même, c'est cela seulement qui est aimer. »

« Je le crois bien, répondis-je. Mais à ce compte, il n'y aurait d'ambition et même d'avarice que par un violent contraire, toujours menaçant, toujours surmonté. Mais je n'aperçois pas en ces deux passions quel est le mouvement brutal, qui donnerait corps à nos pensées. »

« Ces deux passions, reprit Denys, sont mal connues, et d'abord secrètes par elles-mêmes, au lieu que l'amour s'est répandu en confidences. L'envieux seul parle de l'ambition ; et il ignore l'ambition, sans quoi il ne serait pas envieux. »

« Et l'avare, ajouta Julius, est décrit par le parasite, âme légère et emprunteuse, qui ne sait pas du tout ce que c'est que richesse. Je soupçonne quelquefois une erreur énorme et presque universelle, qui vient de ce que le plaisir de dépenser est substitué au bonheur d'acquiescer. Et quelqu'un a-t-il jamais bien compris que pauvreté est source de richesse, oui, dans le même homme ? Et c'est une folle idée que de mesurer la commune richesse sur la commune dépense. Qui osera porter la lumière par là sera bien surpris. »

« L'avare, repris-je, devrait être clair au moins par ses comptes ; et l'esprit d'ordre, qui se fait voir à ce qu'on dit dans les écritures d'avares, devrait nous ouvrir des vues sur la richesse elle-même. »

« L'idée d'ordre, dit Denys, est démesurée. Tout y est clair ; mais clair sur clair fait des profondeurs. On y avance, et tout est clair à deux pas ; mais tout se referme quand on avance. »

« Marche d'ambitieux, dis-je, qui se ferme l'avenir réel par l'avenir qu'il fait. Toujours réglant, comme César, comme Napoléon, comme Lénine, comme Trotsky, d'après de proches raisons qui aveuglent. Et quelque chose m'arrête ici. L'avarice est sans doute moins impénétrable. »

« Il faudrait donc, dit Julius, passer de l'extrême à l'extrême, et finir par le terme moyen. »

« Vous me faites penser, lui répondis-je, que Comte a formulé ainsi une de ses règles de logique. J'admire comment nos pédants retiennent des grands hommes seulement l'inutile. Essayant donc cette règle, nous finirons peut-être par saisir nous aussi le moyen âge, le plus impénétrable. Ainsi commençons maintenant par l'avarice, cette maladie de vieillesse. »

« Mais n'oubliez pas, dit Denys, l'avare jeune, actif et dévorant. Il y a un préjugé contre l'avare, qui nous le représente desséché et bientôt mourant. C'est à peu près la même faute que de vouloir l'amour toujours jeune, et l'ambition toujours dans la force. »

« Au vrai, dis-je, nous devons nous délivrer encore une fois des idées générales, qui sont la pâture des sots. Les idées en Platon sont universelles, j'entends des relations qui servent à déterminer n'importe quelle expérience. Il faut que l'amour éclaire tout homme à tout âge et l'avarice tout homme à tout âge, et l'ambition de même ; non pas seulement à tout âge, mais presque à chaque moment, les trois idées font paraître quelque chose de l'homme dans le moindre geste de l'homme. Car bien certainement il y a de l'avarice et de l'ambition dans tout amour et, je suppose aussi, de l'amour jusque dans l'avarice. Et sans cette précaution de méthode, nos idées ne sont jamais que nos erreurs. Ainsi pensent nos politiques, quand ils veulent imaginer un état seulement socialiste, ou seulement démocratique, ou seulement monarchique. »

« Au lieu, interrompit Julius, que tout état est en un sens monarchique, en un sens démocratique, en un sens aristocratique, selon les rapports que l'on veut y remarquer. Ai-je bien compris notre Alain ? »

« Très bien compris, répondis-je. C'est pourquoi je ne crois pas utile d'insister beaucoup là-dessus. La politique est plus claire que l'homme. »

« De même que, dit Julius, un marché est plus clair qu'un marchand. »

« C'est cela même, repris-je ; et toutefois nous aurons sans doute besoin d'expliquer un peu les richesses si nous voulons comprendre l'avare. Car vraisemblablement lui aussi ne cesse de mieux comprendre ce qu'il aime, et en un mot veut être un vrai avare de vraie richesse. »

« Ce que j'appelle, dis-je, sentiment, quel qu'en soit l'objet, me semble être surtout cette recherche du vrai de la chose, et du vrai de soi ; ce qui fait dire quelquefois que nous aimons le vrai ; mais voilà encore une chimère ; et il est mieux de dire que nous voulons aimer selon le vrai, quoi que nous aimions. La vanité, au contraire, nous guette dans la région moyenne des passions ; comme si l'on se contente de faire croire qu'on aime ou qu'on est aimé. Et c'est encore en ce sens que les hommes ont horreur du mensonge, quoique, dans les choses qui leur sont de peu, ils mentent aisément. »

« Mentir au marché, dit Julius, quoi de plus facile ? Quel droit est mieux reconnu que celui-là ? Or quand je feins de n'avoir pas besoin de vendre, ou de n'avoir pas besoin d'acheter, quand je feins ceci ou cela sérieusement et avec l'intention de tromper, ne suis-je pas bien attentif alors, par ce mensonge soutenu, à chercher le vrai prix ? Et le vrai prix m'importe beaucoup. Car revenant du marché, après que j'ai acheté ou vendu, quelle est ma pensée sinon celle-ci : ai-je payé le vrai prix ? N'ai-je point payé trop ? J'ai observé, moi qui me suis cru quelquefois avare, que les avares s'indignent quand ils voient qu'on ne marchande pas bien. J'ai soupçonné quelquefois que les avares

sont fanatiques de marchandage, et sont heureux de rencontrer l'autre avare, celui qui ne conclut jamais. »

« Le prodigue, dit Denys, est méprisé ; c'est un homme à qui il est indifférent de payer trop ; en quoi il offense l'argent. »

« L'argent, dit Maxime, aurait donc besoin de nous. Il est clair qu'on avilit l'argent dès qu'on le jette. Et voilà ce que l'avare ne peut supporter. »

« Le prodigue, dit Julius, regarde trop la chose qu'il désire. Ce ne serait donc point être avare que convoiter seulement une chose ou une autre. Et ce ne serait point non plus richesse d'accumuler des choses et des choses. »

« Non plus, dit Maxime, d'accumuler diamants, perles, argent ou or. Car ce sont des choses que l'on peut payer trop cher. »

« Nous tombons, dis-je, dans la subtilité un peu plus qu'il ne faudrait. Et toutefois j'ai souvent pensé, et ce temps m'y pousse, qu'il y a dans la richesse même, je veux dire dans le vrai de la richesse, quelque chose qui est plus subtil en soi et presque plus métaphysique, que les idées que nous en pouvons former. »

« La richesse, dit Maxime, serait donc aussi cachée que Dieu ? »

« La richesse, dit Julius, consiste certainement, si l'on peut dire, dans un crédit immense, et qui souvent n'a pas d'objet. Il me semble qu'un million ne m'appartient que si je sais en user et si l'on sait que je le sais. Je veux dire que si j'étais capable de le donner, et si cela était su, l'opinion me priverait de crédit. Mais cette vérité n'apparaît nullement dans les petites choses, ni dans les dépenses ordinaires, qui sont laissées au caprice, peut-être parce qu'elles règlent le caprice. »

« En somme, dit Maxime, ce serait le trentième million qui serait le moins libre. »

« Oui, interrompis-je, le moins libre, ou le plus engagé. On retire mille francs d'une affaire, et cela ne fait pas difficulté ; au lieu que les millions retirés font crouler l'affaire. L'argent, par ce mouvement, détruit le crédit même, qui est la substance de l'argent. Mais je ne fais ici que conjectures. »

Denys, qui marchait dans l'ombre, revint, et s'arrêta dans le cercle de lumière.

« Un chef, dit-il, peut tout, excepté se démettre au milieu des actions. Peut-être en est-il de même de cet autre pouvoir qui s'exerce par l'argent. »

« Cette opération, de se retirer, dit Julius, serait fort souvent impossible par ceci qu'elle réussirait trop. Le chef, par le moindre commencement de refus, annulerait ce qu'il refuse. Le pouvoir ne pourrait donc que s'enfuir clandestinement. Ce moment est instable, et, par son essence, ignoré. Je ne sais si la fuite de l'argent est plus aisée à cacher que la fuite d'un homme. Aussi j'ai vu quelquefois que le riche est prisonnier de ce qui l'a enrichi. »

« Une chose, dis-je, m'apparaît à présent, c'est que le principal participant est aussi le plus tenu. Il me paraît juste, en tout cas, que la plèbe prudente, qui place un peu partout, et qui s'enfuit à la première rumeur, soit tout à fait sans puissance dans les affaires. La richesse serait donc sans puissance si elle ne jurait et tenait. »

« Toujours le crédit, dit Julius. C'est pourquoi il est dans l'ordre que le plus digne ami de la richesse dépouille les autres, et même sans le vouloir. Car il doit secouer de lui, dès qu'il le peut, tous les traîtres attentifs qui, au fond, ne veulent et ne savent que dépenser. »

« L'avare, dis-je, serait donc plutôt celui qui accumule que celui qui garde. »

Maxime m'interrompit.

« Nous battons les buissons ; les idées s'envolent, et nous ne les reverrons plus. Il était plus prudent, je pense, de faire la revue des avares et d'admirer les différences. Il y a le mendiant avare, le paysan avare, le commerçant avare, l'industriel avare, l'armateur avare, le banquier avare ; où j'aperçois des audacieux, des prudents, des lâches ; mais tous, il me semble, plutôt tenus que tenant. »

« Au vrai, dit Julius, la position du petit rentier, qui se contente de peu, ne dure pas longtemps. Il lui manque d'administrer ce qui le fait riche ; et il est vrai qu'il ne le peut pas, et qu'il va voir ses paquebots, ses chemins de fer et ses mines telles qu'elles sont affichées à la cote. Il ne cherche pas plus loin ; mais il est très attentif, remarquez-le, à trahir le premier. Il n'est de rien, ne tient à rien ; c'est le tricheur qui n'a point crédit, qui ne peut avoir crédit. Aussi ne cesse-t-il de perdre, et cela est juste. »

Maxime conclut

« Ce serait donc, ici comme partout, le juste massacre des médiocres, qui sont les infidèles. Selon la tradition, on n'a point de pitié pour les infidèles ; et cette expression est bien forte ; elle prétend exprimer le plus grand des crimes. »

« Le plus grand des crimes, dit Denys, ce n'est donc pas le vol ? J'entends au regard de l'avare. »

Julius répondit, comme si on l'avait interrogé.

« Le voleur c'est bien celui qui sépare la richesse de toute racine ; et le rentier est un voleur plus subtil, qui voudrait séparer même sa rente de toute racine. Ces tentatives sont naturellement punies. »

« Punies, lui dis-je, par elles-mêmes. Car le voleur veut et ne veut pas. Il veut richesse et ne veut pas travail. Et le rentier infidèle ne pense qu'à trahir le travail en retirant la chaise ou l'échelle, si l'on peut dire. En sorte que le vrai et fidèle riche c'est le grand riche. Et nous dirions alors que l'économie périclite par une imitation des riches, qui définit le voleur. »

« Vous courez, dit Denys, comme si vous aviez les voleurs à vos trousses. Il vaudrait mieux reconnaître la position, voir où sont plantées les richesses, et comment elles fructifient. »

« Vous n'avez jamais vu, dit Julius, un homme enfermer dans son coffre la reconnaissance de dette qu'un autre lui a signée, et ne plus jamais penser à cet autre, ne plus savoir si cet autre est bien portant, travaille de son métier, vend, profite, ou si au contraire il vit à peine et se dispute à la mort sans aucune espérance. »

« Jamais, ajoutai-je, nous n'avons vu rien de tel ; mais plutôt le prêteur suit son débiteur et lui souhaite toutes les prospérités, et aussi à ceux qui l'emploient et le paient. »

« Ce qui va loin, dit Maxime ; ce qui fait le tour du monde. »

« Vous me faites penser, reprit Julius, que le prêteur trouvera dans ce circuit des travaux et des échanges, mille occasions d'aider son emprunteur en aidant à tout s'il le peut ; en sorte qu'un prêt en nourrit un autre. Et maintenant que dirons-nous de celui qui laisse dormir son or ou son argent ? »

« Il me semble, répondis-je, que cet or et cet argent ne sont à leur tour que des promesses de travail, qui supposent quelque part un excédent, c'est-à-dire un travail disponible. Car si l'homme travaille seulement à trouver de quoi se nourrir, et s'il n'y a rien à vendre nulle part, personne ne travaillera pour or ni pour argent. »

« En sorte, dit Julius, qu'un trésor, et des plus précieux, peut tomber à néant dans le coffre où il est enfermé, et cela par l'effet d'une disette générale. D'où vient que, quelques ignorants mis à part, on ne voit jamais qu'un avare oublie ses semblables, qu'il se moque de leurs misères, et

qu'il soit insensible au bruit des métiers et au bruit des marchés, et aux sabots du matin, aux voitures, aux troupeaux, à tout le chant de prospérité. »

« Tout placement, dit Denys, est sur l'espérance. »

« Et même, ajouta Julius, sur un commencement de richesse. Car je conviens que l'usurier dépouille souvent son homme jusqu'à l'annuler ; c'est de même qu'un homme peut crever son cheval, car les passions sont aveugles. Mais la passion aveugle n'ira pas longtemps. »

« Je me souviens, dis-je, d'avoir inventé autrefois la fiction d'un maître d'esclaves qui soignait ses hommes aussi bien que ses troupeaux ou ses fruits. Cette fiction courait d'elle-même, et de façon à m'effrayer. »

« Laisse-moi, dit Denys, courir avec elle. N'est-il pas vrai que ce maître avait d'excellents médecins et d'excellents maîtres de gymnastique, qui avaient pouvoir de choisir la nourriture, de fixer le temps du repos et même du jeu ? »

« Comment autrement ? » répondis-je.

« Et, ajouta-t-il, n'avait-on point parmi les esclaves des consolateurs qui avaient mission d'enchanter par des récits ou d'exciter par des musiques ? »

« Certes, répondis-je, ce maître d'esclaves avait tout cela. »

« Homère, dit-il, et Esope ? »

« Certes, répondis-je ; et fort bien traités. »

« Et quant à l'amour, dit Denys, est-ce qu'on ne cherchait pas à le faire naître, en rassemblant les plus beaux et les plus belles en des festins et des danses, afin de produire les meilleurs esclaves ? »

« Assurément, dis-je, si du moins le maître entendait bien ses intérêts. »

« Et, ajouta Denys, est-ce qu'il n'avait pas intérêt à reconnaître parmi les esclaves quelque promesse d'Homère ou d'Esope ? »

« Oui, lui dis-je, sans compter Hipparque et Archimède. Car le commerce a autant besoin d'astronomes et de machines, que de médecins, gymnastes et cuisiniers. »

« Voilà donc, dit Denys, une civilisation qui navigue assez bien pour nous faire honte. »

« Si ce n'est, interrompit Julius, que les hommes libres y seraient assez négligés. Car je prévois qu'ils se détruiraient par l'intempérance et par l'ignorance, alors que les esclaves seraient de plus en plus dignes d'être maîtres. »

« Comment ? dit Maxime. Les plus dignes seraient maîtres ; on les nommerait les affranchis. Cette histoire s'est essayée dans l'histoire ; mais elle n'a réussi qu'à demi, et cela parce que les maîtres de tout étaient bien loin d'être des avarés parfaits. »

« Mais j'aperçois, dit Denys, et non sans une espèce d'horreur, que dans notre société si bien gouvernée, les esclaves remarqueraient que les affranchis seraient bientôt corrompus, d'où risquerait de périr cette justice parmi les esclaves. Aussi les esclaves les meilleurs refuseraient d'être affranchis. »

« Bien plus, dit Maxime, se jetant dans le jeu, bien plus, les esclaves rappelleraient les maîtres à leurs devoirs de maîtres, et les supplieraient de gouverner, leur laissant en consolation le droit d'être frivoles, débauchés, paresseux en toutes choses, mais non dans leurs fonctions de gouvernants. »

« Autant dire, reprit Denys, que cette société formerait d'elle-même des ministres à peu près comme nous les voyons chez nous, sévères seulement pour les travailleurs, et de très bonne foi. »

« De très bonne foi, dis-je. Et le travailleur est de très bonne foi aussi, quand il honore la sévère loi de son maître. Aussi ne se révolte-t-il jamais que contre des maîtres fous. »

« Cette expérience s'est faite, reprit Denys ; elle s'est faite assez mal, comme tout se fait parmi les hommes oublieux. Mais il en reste encore assez de souvenir, ou seulement de réminiscence, pour que le maître se plaigne de sa condition de maître, et pour que l'esclave ait grand peur de la liberté. »

« Frivoles les uns et les autres, dit Julius. Mais ce qu'ils ont oublié, l'avare peut le retrouver, lui qui, regardant de son or et de toutes ses créances au travailleur qui les garantit, s'efforce d'avoir des serviteurs, autour de lui et tout autour de la terre, vigoureux, sobres et sages autant que lui-même. Car l'avare gagne quelquefois sur des étourdis, mais il ne peut s'empêcher d'en gémir ; et au contraire il estimera toujours l'autre avare, celui qui n'emprunte jamais ; car c'est celui-là qui paie finalement les intérêts et le principal. »

« Je conclus, dis-je, que la plus vieille des passions peut encore avoir des surprises, et même des éblouissements. Car, se dirigeant toujours, comme en un souterrain, sur cette faible lumière qu'elle commence à apercevoir, ne va-t-elle pas arriver à quelque paradis de lumière, où éclatera purement le prix de l'âme ? »

« Acheteur d'âmes, oui, dit Julius ; et âme lui-même ; à cela très attentif. »

« Les lois des comptes, dit Denys, sont ce que nous connaissons d'immortel. Qui compte bien sauve déjà un peu de son âme. Mais qui compte bien pour tous sauve un paradis d'ajustement, sinon de justice. »

« La justice, dit Denys, est avare. »

« Comment, dis-je, l'avare ne tiendrait-il pas sa promesse, lui qui exige la livre de chair ? Et ce qui me plaît dans l'avare, c'est qu'il est premièrement sévère pour lui-même, et que ce qu'il enseigne il le pratique. »

« Voilà donc, dit Denys, le vrai frappant l'avare à la manière de la foudre, et l'avare se fiant seulement à la justice. »

« Bien mieux, dit Julius, à l'instruction, à la sobriété, à l'économie, à l'ordre. Ce sont nos trésors ; mais il fallait cet homme attaché à lui-même premièrement pour sauver nos trésors. Quant à nous, négligents, nous aimons à rire, et nous perdons le temps des hommes, ce qui est voler. »

« Il fallait donc, ajoutai-je, une sorte d'idolâtrie d'abord, qui cache l'or, bien loin de le prêter, et qui s'enivre à le voir, à le palper, à le peser ; il fallait cette sorte de folie pour réveiller l'esprit tout de bon, le sommer de chercher le vrai sans hypocrisie aucune, et enfin découvrir la condition humaine, qui est de participer à un ordre de travaux, et sans aucune espérance. »

« L'accumulation, dit Julius, ne servant jamais qu'à étendre et accélérer les travaux ; et cela par la vue d'un risque sans mesure, qui est de distribuer la richesse entre tous, ce qui tend à l'annuler. »

« C'est, ajouta Denys, le même paradoxe que si l'on avait voulu distribuer la puissance impériale entre les soldats de Napoléon, qui pourtant avaient bien gagné ce genre de salaire. Mais toujours est-il qu'aucun crédit ne peut reposer sur une poussière de puissance ou de richesse. »

« L'accumulé, dis-je, ne serait donc pas du même ordre que les provisions, qui sont destinées à périr d'une saison à l'autre. Et la richesse serait donc bien le capital, cet être de raison seulement soustrait et conservé, comme une sorte d'axe des travaux, et utile seulement par son idée. »

« Avouons, dit Maxime, que cette construction idéologique définit assez bien l'homme moyen, qui ne se fie qu'à ce qu'il ne peut prendre, comme est l'or de la banque. Mais ce résultat de nos discussions, qui n'est encore qu'un semblant, fait bien voir que nous avons passé trop vite sur quelque moment principal du commerce. »

« Il n'est peut-être pas, dit Julius, si difficile de comprendre qu'une somme dispersée perde tout pouvoir ; or c'est ce qui arriverait par le simple troc, où jamais rien ne s'accumulerait ; car il n'est point de produit consommable qui ne s'use ; et il y aurait certitude que la richesse, s'il en existait, s'userait d'elle-même ; comme on voit pour le fer, qui est comme on dit plus utile que l'or, mais qui se corrompt fort vite si on le laisse sans l'employer. Aussi le principal du commerce est sans doute le signe, qui est incorruptible. »

« Maintenant, dit Maxime, j'aimerais à retomber dans quelque contradiction ; car dans toute idéologie il en faut. Cette somme accumulée et incorruptible est certainement impropre à un achat quelconque. Il faudrait l'user peu à peu ; mais la jeter en masse sur le marché, ce n'est pas acheter ; c'est signifier quelque chose, c'est déplacer quelque sûreté d'imagination. J'admire que les banquiers dépensent l'essence et l'avion à transporter l'or de Bruxelles à Paris, de Paris à Londres ; ce sont des manifestations, ou des mouvements de pièces d'un jeu. Je remarque que si on écrivait qu'on les doit, l'effet cherché ne serait pas produit. Il ne s'agit donc plus de crédit dans ces transferts, mais d'une masse d'or, qui du reste n'a pas la forme de la monnaie. Que si on prétend frapper de la monnaie d'or, c'est encore un signe ; car on s'interdit par là de transporter cette monnaie en d'autres pays. En vérité ce sont des conjurations. »

« Examinons mieux, dis-je. Est-ce qu'on ne pourrait pas distinguer deux usages de la monnaie, l'un qui la fait sortir et rouler, l'autre au contraire qui la soustrait à la circulation ? »

« Assurément, dit Julius, celui qui cherche seulement le troc désire avoir une chose au lieu d'une autre, par exemple une machine à labourer au lieu de vingt sacs de blé ; et s'il emploie de l'or à cet échange, s'il vend d'abord son blé pour de l'or, aussitôt il achète la machine pour de l'or. Ainsi l'or circule sans cesse, et sa vertu est de s'enfuir en d'autres mains. »

« Oui, lui dis-je. Mais quand je gagne à ces échanges, cela veut dire qu'une partie de l'or s'accumule et commence à jouer son rôle de simple opinion. Par exemple Grandet n'est pas seulement un homme qui paie ; c'est encore un homme qui pourrait acheter et qui n'achète pas. Ce pouvoir est suspendu sur toute la ville. Toutefois à Paris on n'en sait rien. »

« On comprend bien, dit Maxime, que la pure opinion n'arrive pas à franchir les distances. A distance il faut des preuves, et Grandet achète du crédit tout comme un autre. Mais à Saumur il a tout crédit. »

« Et, dis-je, remarquez encore qu'il cache ses achats et même ses ventes le plus longtemps qu'il peut. C'est le contraire du marché, où tout est crié. »

« Nous tournons, remarqua Denys ; toutefois, sans avancer, nous touchons de plus près l'existence réelle. »

« Par le génie d'un romancier, lui répondis-je. Mais quoi ? Pour deviner il faut un devin. Tout est caché et fermé dans la banque ; aussi le faire croire y remplace toujours la preuve. Grandet fait croire ce qui est vrai, en cherchant à faire croire le contraire. Toujours est-il que l'opinion devine et se risque à vendre quand Grandet vend. A la rigueur il pourrait lui arriver de vendre par force ; mais c'est ce qu'on ne croit point. Il pourrait être ruiné par son frère, mais c'est ce qu'on ne croit point. On se fie à une nature d'homme. »

« Et ce même homme, dit Julius, quand il opère sur les monnaies, emporte son chargement, et paie comptant. Ce sont là pourtant de beaux coups de banque. »

« Qu'on ne peut pourtant pas faire, lui répondis-je, avec notre monnaie de singe, ni avec les lingots d'or qu'on peut acheter à la banque. »

« Pourquoi, dit Denys, a-t-on besoin de monnaie ? Pour payer des moissonneurs, des ouvriers d'usine, des soldats. »

« Enfin, dit Maxime, avons-nous encore une monnaie ? Voilà la question. »

« Question, dit Denys, qui fut sans doute posée en tous les temps. Car la vraie monnaie manque toujours. »

« Il faut la payer, dit Julius ; et voilà un exemple de gain tout net. »

« En ce cas-là, dis-je, ce n'est point échanger, comme dans le troc. C'est une opération supérieure de monnaie contre monnaie. L'un des deux trouve ce dont il a besoin, et l'autre une certaine accumulation de monnaie non destinée aux achats. Je comprends que ce genre de commerce fasse les délices de l'avare, qui au contraire est au désespoir d'acheter du sucre, chose à consommer. »

« Mais, dit Julius, il aime à acheter des masses de sucre, quand ce n'est pas pour consommer. Il le revendra ensuite, non contre un autre objet utilisable, mais contre monnaie d'accumulation. »

« En sorte, lui dis-je, que l'accumulation n'est pas un abus, mais plutôt une sorte de fonction, bien distincte de la fonction d'échanger. Et dans ces cas d'opérations bancaires, nous voyons bien une masse d'argent destinée à spéculer sur l'argent même, c'est-à-dire destinée à être accumulée. »

Denys intervint.

« Il me semble, dit-il, que vous allez à prouver que l'on devient avare par la richesse, et presque malgré soi. J'ai souvent pensé que l'ambitieux est presque toujours porté au-delà de ce qu'il visait, par une sorte de jeu qu'il doit jouer. »

« Et, dit Maxime, celui qui mesure sa propre gloire est aussitôt privé de toute gloire, ce qui n'est que juste. »

« Ne pourrait-on pas, ajoutai-je, dire que l'avare, auquel je veux revenir, joue un jeu dans lequel les travaux des hommes sont le support matériel, ce qui fait qu'il leur doit attentions, et même bontés ; et qu'en revanche les travaux sont éclairés et équilibrés par le jeu qui est propre à l'avare, ce qui place et doit placer les riches au dessus des débats entre les pauvres. »

« Ce que les pauvres traduisent en disant que les riches leur donnent du travail, dit Julius ; mais cela est grossier jusqu'à sembler absurde. Seulement il y a une raison cachée que nous commençons à apercevoir. Et il me semble que je la vois : il faut que la monnaie soit continuellement accumulée et retirée, afin qu'elle soit rare dans les marchés, et non dispersée aux mains des prodiges. »

« Mais, ajoutai-je, n'est-ce pas une manière de rappeler aux hommes, si jamais ils avaient la folie de se croire riches, que la nécessité ne cesse de les tenir à la gorge, et qu'il faut absolument travailler un jour pour vivre le lendemain ? »

« Aussi, poursuivit Julius, a-t-on vu et verra-t-on que les époques où le numéraire abonde en toutes les mains sont marquées d'extravagance et suivies de misère. »

Parce que, interrompit Denys, les avares ont omis d'exercer leur fonction de charité, qui est de retirer l'or, l'argent et le papier, et de jurer qu'ils n'en ont point, qu'ils ne peuvent acheter, qu'ils ne peuvent payer, qu'ils ne peuvent prêter qu'en s'arrachant le coeur. Ce sont des prêcheurs de pauvreté et de travail. »

« Ce qui fait penser, dit Maxime, aux prêcheurs d'épreuve et de guerre, qui ne cessent de consoler les esclaves en leur donnant un tour de vis de plus à chaque sermon, pour leur ôter même l'idée d'une liberté dont au fond ils ne savent que faire, et d'un bonheur qui les ennuie. »

« Perturbateurs, dis-je ; les uns et les autres perturbateurs. Car ne voyez-vous pas que l'avare arrête tous les travaux par le désespoir, comme cette femme riche qui se vantait de n'avoir jamais payé un oeuf plus d'un sou, même en novembre, et encore garanti frais. Et d'autres avares saisissant le compte d'un menuisier en retranchent froidement les deux tiers, sans penser aux enfants qui n'ont point de sabots. Et tant d'autres traits. Ma foi cela me rappelle un professeur de troisième que nous eûmes, et qui déchirait en deux le plus beau cahier pour la moindre faute. On m'a cité un maître de septième qui feignait quelquefois de plaisanter, afin de punir ceux qui riaient. »

« Il est de règle, dit Julius, que ces avares de louange, car je veux les appeler ainsi, sont les seuls que l'on estime et auxquels on veuille plaire. Et ce sont toujours des hommes qui nous rappellent que la vie n'est pas une fête. »

« Comme cette femme, dis-je, qui considérait que les filles en son collège avaient deux choses à apprendre principalement, d'abord à supporter l'injustice, et deuxièmement à supporter l'ennui. Car, ajoutait-elle, que trouveront-elles d'autre ? »

« Observez, dit Maxime, que telle est la couleur de la Bible, ce livre des livres. Car le Seigneur tient le fouet levé, et frappe souvent, et même arbitrairement ; Job n'avait rien fait de mal, sinon peut-être d'oublier un peu trop d'être malheureux. Et, à cause de cela même, il faut nommer la Bible le livre des avares. »

« Ce genre de sublime, dit Denys, s'élève du malheur comme une fumée. Et d'où vient donc que l'homme riche quelquefois joue sur une carte une énorme part de sa fortune ? Si ce n'est pas chercher le malheur, c'est du moins s'amuser à le provoquer ; comme s'il ne servait à rien d'avoir, si ce n'est pour risquer le tout. »

« Oui, dis-je, afin de recommencer selon l'homme et selon la terre. »

« Et bref, dit Julius, les signes de la richesse sont plaisants à manier, mais aussitôt dangereux à manier, car seulement par l'idée des signes aussitôt le travail fléchit, l'homme se plaint, veut un siège, le temps de son repas, et dormir longtemps, choses qui semblent innocentes, et ne vont pas à moins qu'à rabaisser les esclaves au niveau des maîtres, ce qui serait la fin de ce régime Pharaonique que l'un de nous proposait tout à l'heure. »

« De ses festins, dis-je, de ses lits de repos, de ses courtisanes, Denys l'ambitieux se lève et se précipite au secours du peuple, que cet exemple perdrait. »

« Et, dit Maxime, il leur dit : je vous presserai comme le raisin ; vous ne serez plus qu'un moût que l'on jettera ; nul n'aura de reconnaissance pour vous qui m'aurez élevé et gardé. Aux heures même de relâche, vous n'aurez jamais en récompense qu'un redoublement de sévérité, sans aucune trace de justice, et vous me direz merci ; ou bien, sinon, je retourne à mes plaisirs, que vous enviez, que vous ne sauriez porter, hommes de peine si bien nommés, homme de peine que vous êtes. »

« Je reconnais, dit Denys, le grand air de Sémiramis. Notre Maxime connaît ce genre de grandeur sans complaisance ; et ses vers ont toujours un son de tyrannie. »

« J'ai souvent pensé, dis-je, que le sublime n'a rien pour plaire. Qu'est-ce qu'un sublime mur sans aucun ornement ? Cela vous somme d'abandonner toute espérance. »

« Il est vrai, dit Julius, qu'un beau vers enlève toute espérance de jamais dire mieux. On se trouve arrêté pour toujours, et, à chaque vers, privé d'un droit de l'homme. Mais quoi ? On n'a qu'un souci, s'assurer qu'on en est bien privé. »

« Souvent, dis-je, je me récite mal un beau vers, je ne le reconnais plus, je cherche à le refaire, je le chevile misérablement, et, tout d'un coup il se reforme de lui-même, comme se ferme une

serrure secrète, et me voilà devant le mur pélasgique, sans rien pouvoir espérer de mieux, quand je travaillerais pendant une éternité. »

« Au lieu, dit Denys, qu'un vers de Voltaire, je parie de le recoudre de dix manières, toutes équivalentes à la vraie, qui, donc, n'est point vraie. Telle est la misère du petit bonheur. »

« Tels seraient donc, dit Julius, les petits rentiers de la poésie, poches menacées, poches percées, déjà vides, et laissant couler leurs rimes misérables. »

« On dit bien, ajouta Denys, que ces petits bourgeois gouvernent les affaires en ce sens que, si la peur les prend, tout est perdu. Mais aussi ce genre de gouvernement n'est point supporté. »

« Mais revenons, dis-je, à l'avare, et à ce genre de gouvernement qu'il exerce par les signes. »

« Simplement, dit Julius, il en est le conservateur, et il doit compte de la richesse commune, qu'il garde par devers lui et transforme en opinion, pendant qu'au dehors il surveille et conserve la pauvreté commune, en prélevant tous les gains. Ce qu'il ne peut faire en toute sûreté que s'il vit lui-même comme un pauvre. Et telle est l'idée qu'on peut se faire d'une cité des sages, gouvernée par le plus sage, et d'une cité des pauvres, gouvernée par le plus pauvre. »

« L'homme, dit Maxime, ne vit que d'excès ; et il n'y a qu'un genre d'excès qui ne rende point fou, c'est l'excès de la parcimonie. On imagine à peine quelle idée les pauvres se font de la fortune d'un riche qui vit comme un mendiant. »

« Fort bien, dis-je. Et je commence à apercevoir dans tout ce brouillard le visage vrai de l'avare, mais achevé par la pensée de ce qu'il se doit à lui-même. »

« Un mendiant, dit Julius, est avare sans savoir pourquoi. Au fond il administre comme il sent qu'il le devrait ; mais il croit qu'il agit ainsi afin de rester pauvre selon l'opinion, c'est-à-dire mendiant. »

« Tout homme d'âge, dis-je, fait plus volontiers le geste de se resserrer et de se refuser qu'aucun autre, ce qui n'est que tourner les parties flexibles vers la forme sphérique autant qu'il peut, ce qui est garder chaleur et exposer la plus petite surface compatible avec son volume. »

Maxime ajouta :

« Le généreux, qui n'est que le jeune, déploie au contraire son corps et l'étale au vent comme un drapeau. »

« C'est, dis-je, se nettoyer et se donner faim. Au lieu que le vieillard conserve même ses scories, et c'est de là qu'il finit par mourir. »

« Il est donc, dit Denys, immobile comme son trésor même, et monument de toute façon. »

« Oui, dis-je, mais nous en sommes déjà à l'avare qui a développé sa vertu propre. Revenons à l'avare de geste, celui qui ne sait donner ni soi ni rien ; celui qui ne sait ouvrir ni soi ni rien. Celui qui économise premièrement sur sa vie, et, secondement, sur ses aliments, ce qui n'est qu'hygiène et précaution, et de là sur tout, parce qu'il n'y a point de dépense sans dépense de soi. »

« Eh bien, demanda Denys, que tires-tu de là, philosophe ? »

« Quelque chose, répondis-je, comme le contraire de Chérubin, qui, lui, danse pour danser, se dépense lui-même, s'offre lui-même, et se trouve amoureux de toutes sans le vouloir. Ce qui n'empêche pas, remarquez-le, que Chérubin ne fasse voir le mouvement de l'avarice si on le bat, ou si seulement il a froid. »

« Ce qui n'empêche pas non plus, dit Julius, dans l'avare, le mouvement de Chérubin, s'il rit sans mouvement comme Gobseck, ou s'il se risque à se frotter les mains. »

« On se frotte les mains, dis-je ; cela signifie qu'on a failli agir gratuitement et qu'on est bien aise de ne l'avoir pas fait. Or, dis-je, parlant en philosophe, je voudrais nommer émotions et ce mouvement de Chérubin et ce mouvement d'avare, et un autre mouvement de l'ambitieux, qui serait peut-être la colère. »

Maxime dit :

« Voilà plusieurs fois que l'ambitieux se tortille entre nos mains, et tout de suite glisse et nous échappe. Mais si nous tenons déjà l'amoureux et l'avare ensemble attachés par le vocabulaire, nous pouvons conduire cet attelage. »

« Laisant pour le moment, dit Denys, ce qu'un auteur nomme le troisième mulet, l'attelage qui fera verser la voiture ; et voilà ce que l'ambitieux voudrait essayer. »

« Oui, dis-je, comme l'autre Maxime, l'empereur de Bretagne et des Gaules, dans le conte de Kipling. »

« Kipling, ajouta Denys, a bien connu l'ambitieux, et bien connu aussi celui qui baisse les mains, et, pour n'avoir pas eu plus que tout, laisse tout. »

« Celui-là, dit Julius, c'est celui qui sait. Que les dieux nous gardent du savoir. »

« Parbleu, dit Maxime, qu'est-ce que savoir, sinon crocheter, et fureter, et voler pour finir la pensée d'autrui, la promener à la lumière du jour, et la ramener, l'effrontée, pour la honte et l'effroi de son papa ? A la garde ! Voilà le penseur. »

« Le fait est, dit Denys, que le penseur corrompt les partis en menant les thèses à leur perfection, ce qui, selon mon expérience, introduit dans chaque camp l'adversaire même. »

« Oui, dit Julius ; comme le socialisme dans la tyrannie pure, et l'égalité dans l'inégalité, la raison dans la foi, et autres omelettes baveuses. Mais enfin l'autre Denys, l'ancien, a bien désiré de s'entretenir avec Platon. Et c'est ce qui m'a fait croire quelquefois que le bien suprême des jeunes, des vieux et des dieux, c'est le raisonnement. Un causeur ne finit jamais. »

« Et, interrompit Maxime, on nomme avec raison causeur celui qui cherche les causes. »

« C'est, dis-je, ce qui m'a fait penser souvent que les passionnés n'en restent jamais à l'émotion toute pure, et causent, comme vous dites, avec eux-mêmes, du mouvement naturel qui leur est le plus familier. Comme un poltron, par exemple, ne se contente pas d'avoir peur pour une ronce qui l'accroche ou pour une boiserie qui craque, mais raisonne avec lui-même sur les dangers possibles et sur la manière de fermer les portes. »

« Ce qui est, dit Denys, bien inutile, puisque le poltron s'enferme lui-même avec soi. »

« Bon, dit Julius, mais l'amoureux ? »

« L'amoureux, dis-je, encore réduit à l'émotion de donner et de se donner, ne peut s'empêcher de penser à certains objets qui sont occasion de ce geste, et que pour cette raison il nomme aimables et beaux. »

« Sans savoir, dit Julius, où le mèneront ces mots-là ; car il sera, comme on dit, l'esclave de son amour, et passionné, comme on dit très bien. »

« La passion, dis-je, est en toutes ses espèces instable et insaisissable. Qui n'a senti que l'avare en naissance, et pensant autour de son geste de garder, ne peut se défendre souvent de donner pour se prouver à lui-même qu'il est capable aussi de dépenser ? »

« Comme nous avons déjà remarqué, dit Denys, que l'amoureux ne sait pas s'il doit laisser libre celle qu'il aime, ou l'enfermer sous clef. Tant il est vrai qu'un raisonnement a toujours deux pointes. »

« Et c'est pourquoi, dis-je, il n'y a point de passionné qui ne désire revenir aux simples émotions. »

« Qui seraient, demanda Julius, pour l'amour ? »

« Le viol, dis-je. »

Et pour l'avarice ? »

« Le vol, dis-je. »

« Et pour l'ambition ? »

« Le meurtre, peut-être, répondit Denys. »

« J'ai bien remarqué, poursuivit Julius, que l'ambitieux est continuellement disposé à tuer ceux qu'il ne peut persuader. Et cela même est un prodigieux moyen de persuader ; non que l'homme soit tant peureux, mais parce que la violence fait entrer les preuves. »

« La violence, dit Denys, éveille la violence, et ainsi fait la preuve du système de violence. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Une porte enfoncée parle autrement qu'une porte fermée. »

« Il y aurait, dis-je, beaucoup à remarquer sur le premier mouvement de l'amour, qui est violent aussi, et même méchant, dès que, par pensée, on y revient. Et j'ai compris que les débauchés exercent un genre de persuasion sur leurs victimes, et leur prouvent aussi quelque effrayant système. »

« Les grenadiers, dit Julius, criaient : vive l'Empereur, ce qui fait voir qu'on les avait persuadés de quelque chose. Et les femmes si effrontément vendues ont bien aussi une espèce de gloire. »

« Qui consiste, dis-je, à suivre le plus vif mouvement et la plus folle idée comme des preuves qu'il faut achever. Mais on n'a presque rien dit ni pensé sur l'ivresse, qui dans tous les genres est un retour à l'émotion toute seule, mais dilatée à l'échelle du tout. »

« A l'échelle de Dieu, dit Julius. Tous les dieux ont leurs fous et leurs fanatiques. Mais je veux prouver par là que tous les dieux sont des faux dieux. »

« La vérité, dit Denys, de Cupidon, ce serait donc Bacchus. Et l'homme n'est pas moins terrible en bacchanale qu'en émeute. »

« Emeute, dit Maxime, c'est émotion. Il est beau d'avancer de discours en discours, mais il est encore plus beau d'avancer de mot en mot. »

« Mais, repris-je, il faut suivre l'avare à partir de son mouvement premier d'avare, qui est aussi le dernier mouvement de Grandet. Ce n'est que fermer les mains et replier les bras. »

« Mais il me semble, dit Denys, que la pensée ne tarde pas à orner ce simple geste ; car le vol est un art et une industrie ; la ruse y entre, et la puissance sur soi. »

« Je ne sais, dit Julius, si le vol est communément un fait d'avarice. Les voleurs sont prodiges souvent. »

« Etourdis, oui ; et l'avare ne l'est point du tout. »

« Peut-être, répliquai-je, faut-il dire que l'avare se prive du mouvement de voler comme il se prive de tout. »

« Ou bien, dit Julius, il ne se trouve pas satisfait de la possession, ce qui est tout le droit du voleur, si l'on peut dire. Et la première réflexion de l'avare se porte sur la propriété même, sur les moyens de la prouver quand elle fait doute, et sur l'art de prendre selon le droit. »

« Je suppose, dis-je, que le premier effet de cette réflexion est une attention constante à bien habiller le vol, et à bien plaider pour lui. L'avare pèse faible en voulant peser juste, et il est de bonne foi toujours ; c'est cette situation qui le sépare du voleur. »

« Le voleur, dit Maxime, écarte de ses yeux les choses qu'il a volées ; c'est en cela qu'il est prodigue. Au lieu que l'avare tient beaucoup à aimer les choses qu'il a conquises, et c'est pourquoi il plaide tout seul, et apprend ainsi à avoir raison. »

« La raison, dit Julius, est réellement du côté de l'avare, par ceci qu'il vaut mieux qu'une promesse de travail, comme est une monnaie, ne soit point sommée de passer à l'effet sans une nécessité invincible. »

« Attendre, dis-je, c'est garder un droit. Grandet a un droit sur le sucre de l'épicier ; il se sent fort de ne pas l'exercer. »

« Toujours le droit ! dit Denys. Etrange pouvoir, et qui suppose consentement. »

« Oui, dis-je. Le droit est, il me semble, ce que l'on peut exiger raisonnablement d'un homme, avec l'approbation de l'arbitre. »

« Mais, au fond, dit Julius, le droit parfait et sans réplique vient du consentement même de celui qui doit. Il reconnaît devoir. C'est là que l'avare triomphe. »

« Et quoique souvent, ajoutai-je, il ait obtenu ce consentement par une sorte de contrainte, il oublie cela ; il possède un signe, auquel il veut seulement donner une valeur universelle, en le changeant pour la meilleure monnaie. »

« Ou bien, dit Julius, plus prévoyant, il se garde de ruiner son débiteur, et s'efforce plutôt de tirer de lui le meilleur travail, par le vain espoir de s'acquitter. »

« Vous pensez, dis-je, à l'usurier paysan, qui est le père de tous les autres, et qui prête à un autre avare de quoi acheter un champ longtemps convoité. C'est la meilleure manière de louer à ferme. »

« Et le beau, dit Maxime, c'est l'autre avare, formé ainsi à la grande école, et qui consent des pieds et des mains, et finira par s'acquitter, non sans une reconnaissance de cœur encore, comme j'ai remarqué qu'en ont les avares quand un plus avare qu'eux leur fait un bon tour. »

« Vous donnez beaucoup à l'avare, dis-je. Je voulais montrer qu'il espère toujours d'être juste ; mais cet avare volé et content me semble être tout à fait juste. »

« Mais l'autre aussi, dit Julius, l'autre aussi est juste, si comme je le crois la justice consiste à réduire autant qu'on peut le gain de l'autre, autant qu'on peut, j'entends autant qu'il l'accepte. »

« Ces façons, dis-je, fertilisent l'homme, comme notre exemple le montre. Car il est clair que qui gagne facilement travaille un peu moins qu'il ne pourrait. Ces pertes, qui viennent de facilité et de prospérité, sont immenses par l'accumulation. »

« Aux prix actuel des œufs, dit Julius, je tiens que presque toutes les basses-cours sont mal tenues et que les races se perdent. »

« Tout homme, dit Maxime, est un paresseux qui aime le travail. »

« Tout homme, dit Denys, est un poltron qui aime les batailles. »

« Tout homme, dis-je, est un satyre qui aime l'âme bien plus que le corps. »

« J'aime, dit Maxime, voir que nos trois passions s'avancent en bon ordre, et en parfait alignement. »

« Toutefois, dis-je, il me semble que l'avare restera moins que les deux autres dans la région intermédiaire. »

« Quelle région ? » dit Denys.

« Celle, répondis-je, que je nomme passion ; celle où l'on se dit et où l'on se contredit. Celle où l'émotion est souvent la plus forte, où l'on répare péniblement une vertu toujours déchirée. Car l'avare est de ceux qui ne permettent point qu'on triche, et qui craignent de se donner mauvais exemple à eux-mêmes. »

« C'est, dit Julius, que la confiance, et encore universelle, est la garantie des signes. »

« Et c'est aussi, dit Denys, que les signes n'ont de puissance que si le travail humain produit un excédent. »

« Et encore, dis-je, c'est que le travail humain ne produit cet excédent que par la division des travaux et la proportion des travaux. Et tel est un des visages de l'ordre. »

« En sorte que, dit Julius, l'avare se trouve législateur universel, et très sage, par sa passion propre, qui est de prendre ce qu'il voit. »

« Et, dit Maxime, de prouver qu'il a droit de prendre. Ce n'est pas pour rien que le Gobseck de Balzac s'est flanqué de l'honnête Derville. »

« C'est pourquoi, dis-je, je conclurais que l'avare ne reste pas longtemps dans les demi-ténèbres de la passion. »

« D'autant, dit Julius, qu'à mesure qu'il s'enrichit, ses acquisitions ressemblent moins à des vols. »

« Le consentement aussi s'achète, » ajouta Maxime.

« Eh bien, dis-je, vous le voyez, cet homme vieillissant, qui nettoie ses vitres et qui regarde au dehors ; non pas pour contempler les misérables qu'il a dépouillés, mais pour regarder et surveiller les pauvres à son service, dont il a fait des avarés, et l'ordre des travaux, des échanges, et du crédit tout autour de la terre. Ce sont ses astres à lui, et c'est lui qui règle ce cours, comme un dieu, d'accord en cela avec d'autres dieux. Et jamais il n'aimera gagner contre l'ordre. »

« Ni, dit Julius, contre la force de travail. Car il a sa manière à lui de faire prospérer la foule des hommes, non pas en les enrichissant, car il voit le danger aussi par là, mais en les nourrissant tout juste, ce qui laisse à la seule vertu quelque chose de s'enrichir. »

« Et ce qui écarte, dit Denys, autant que faire se peut, la menace du riche qui dépense, et qui perd le crédit et corrompt le travail. »

« A ce compte, dis-je, l'avare serait le chef véritable de l'Etat, et le seul prêtre des bonnes mœurs. »

« C'est, dit Julius, ce dont tout le monde conviendra, à l'exception du monde des parfumeurs, mimes et courtisanes, qui vivent en prodiges et vivent des prodiges. »

« Sans compter, dit Denys, les merveilles de dépenses que fait l'avare sur ses derniers jours et après lui. Car, dès qu'il a vu la lumière, rien ne l'égale pour fonder et instituer. »

« Ce qui est, conclut Maxime, une manière encore d'enfouir ses trésors, et une manière encore de faire aller les travaux. Je ne dis pas les arts. »

« Vous pourriez dire les arts, poursuit Julius. D'abord rien n'empêche les architectes de faire beau ; et même la nécessité de faire durable entraîne souvent le beau. Mais l'avarice agit encore d'autre façon sur les arts les plus légers, peinture, meubles, médailles, bijoux. »

« On sait, dis-je, que la folie du collectionneur tient de près à l'avarice, et y ressemble par un esprit d'ordre et de rangement. »

« Mais, poursuivis-je, il n'est peut-être point d'amateur et de collectionneur, sans un souci d'amasser des richesses qui grandiront avec les années ; ce genre d'accumulation a quelque chose de merveilleux. L'or ne se hausse point jusque-là, si ce n'est par la rare beauté d'une médaille et d'une monnaie. Et cela ne veut point dire que l'avare de ces choses n'accumule que pour vendre enfin ; car, puisque les tableaux ou autres choses précieuses qu'il garde augmentent de valeur d'année en année, jamais il ne vendra ; et c'est par cette sécurité qu'il vient à aimer le beau. »

« On conte d'admirables histoires, dit Maxime, sur une sorte d'avare qui est un des premiers marchands de tableaux du monde. On ne peut jamais savoir s'il aime tel peintre dont il fut longtemps l'unique marchand, ou seulement s'il aime la peinture. Rusé et fermé sur cela comme sur tout. Il caresse l'amour, et peut-être le craint. Ce genre de bonheur est à peine concevable. »

« C'est, dis-je, un passage entre l'émotion et la passion. Celui-là vend comme d'autres rompent, par crainte de souffrir. Mais l'Elie Magus de Balzac s'est risqué à aimer ; et ce marchand, qui mourrait de faim plutôt que de vendre deux ou trois tableaux auxquels il est attaché, n'a peut-être jamais existé ; mais il est pourtant le vrai de ces marchands, qui essaient de nous faire croire que la valeur argent est ce qui les intéresse dans un Corot ou dans un Cézanne. J'avoue que je ne vois point comment un amour désintéressé, s'il en est un, l'emporterait sur cet amour marchand. Car toutes les puissances de l'âme s'y rassemblent. Et il n'y a qu'une attention qui l'emporte sur celle du peintre, c'est celle du marchand. »

« L'attentif, dit Maxime, c'est l'amoureux. »

« Le pur amateur se lasse, dit Julius ; il change et il échange. Le seul marchand contemple l'œuvre comme une chose qui ne cesse de valoir plus, et jure ainsi par le Styx de ne la vendre jamais. C'est le bon serment, même pour les dieux. »

« Supposons, dit Maxime, un impresario de Mozart, pauvre vieil avare réellement amoureux de musique, mais déguisé en marchand, et s'excusant à ses propres yeux d'aimer, puisqu'il y gagne. Situation rare où l'avarice augmente l'amour. Mais il me semble que nous avons maintenant poussé assez loin notre éloge de l'avare. »

« Soit, lui dis-je, supposons-le. Mais je me moque de l'avare, et j'aime voir clair dans les tortueuses passions. Ce qui m'intéresse, en ces changements qui tirent l'avare hors de ses méprises et guenilles successives, c'est que tout cela se fait par la recherche du vrai. Qu'il enferme des pièces d'or, des titres, des bijoux, ou des tableaux, c'est toujours le vrai qu'il cherche, le vrai de ces diverses choses, comme le vrai d'un Corot. Il n'y a point d'avare qui s'attache à des pièces de monnaie qu'il soupçonne d'être fausses. Ce qui a fait dire et écrire que l'amour du vrai est au dessus de tous les amours, chose qui n'a point de sens. »

« J'ai remarqué, dit Denys, que ceux qui font profession de chercher le vrai sont les plus dangereux de tous les hypocrites. »

« C'est, ajoutai-je, qu'on n'aime pas le vrai, si on n'aime pas des choses ou des êtres dont alors le vrai nous importe plus que tout. Par exemple le vrai amour importe en ce qu'on aime ; la vraie sagesse en ce qu'on admire ; la vraie origine dans le manuscrit que l'on garde ; le vrai titre de l'or dans une pièce de monnaie ; la vraie antiquité dans une médaille ; la vraie valeur dans un diamant. Trouver étrange que le même marchand qui est si attentif au vrai d'un diamant mente

tranquillement sur le prix d'un faux, c'est concevoir une humanité fausse, fausse parce qu'elle devrait aimer sans aimer, ou aimer d'esprit, ce qui est la même chose. »

« Aimer, dit Julius, c'est prendre pour soi le risque d'aimer et toutes les suites, toutes jusqu'au sérieux et à la vertu. »

« Inévitable destin, dis-je, inévitable pour l'amoureux et pour l'avare. »

Denys me frappa sur l'épaule :

« Toujours attentif au système, me dit-il. Nous autres, semblables aux marchands de tableaux, il nous suffit qu'une remarque soit vraie. Maintenant, qu'elle s'accorde avec d'autres, ou qu'elle en contrarie d'autres, cela ne nous intéresse pas beaucoup. »

« Très bien, lui répondis-je. Mais je veux dire là-dessus ce que je crois. Il y a un degré de force, dans les remarques sur la nature humaine, qui ne peut venir que de recherches systématiques, d'ailleurs difficiles, et certainement impossibles à terminer. Sans les esprits animaux, sans le prétendu feu du cœur, et autres choses controversées à jamais, Descartes aurait-il découvert que l'amour est bon pour la santé au lieu que la haine y est très contraire ? »

« Qu'il en soit ainsi ou autrement, dit Maxime, toujours est-il que cet avare nous a éclairé l'amoureux et même l'ambitieux. On dit que les passions sont aveugles ; je les crois très clairvoyantes au contraire. Il n'y a que l'avare qui connaisse bien l'argent, qui devine l'emprunteur, qui pénètre le prêteur même. »

« Mais, poursuivis-je, oserait-on dire qu'il n'y a que l'amoureux qui connaisse celle qu'il aime et jusqu'à ses rivaux ? »

« Je crois, dit Maxime, que l'on pourrait le dire. Seulement le spectateur prend souvent pour aveuglement la clairvoyance supérieure qui fait apercevoir les grandeurs en espérance, comme on voit qu'une mère, qui tourne tout à bien, connaît pourtant mieux son fils que ne peut faire un misanthrope, quoique souvent le misanthrope finisse par avoir raison. »

« Nous voilà, dis-je, dans un grand paradoxe. Mais j'ose le soutenir, car vingt fois il m'a donné le courage d'avoir raison. Et quant à prédire en misanthrope, c'est trop facile. »

« Facile en effet, dit Denys, d'annoncer qu'un homme sera paresseux, traître, ivrogne ; facile d'annoncer qu'une femme sera coquette et infidèle. C'est comme d'annoncer que quelqu'un mourra ou tombera. Le mauvais prophète a pour lui la pente et la pesanteur, et gagne souvent. »

« Il gagne, dis-je, mais cela ne l'éclaire pas sur ce qu'on peut espérer d'un homme. »

« Au plus vil, dit Denys, demandez le plus difficile. L'homme, si bas qu'il se soit assis, reste toujours à portée d'un sublime qui lui est propre. »

« Je l'entends, lui dis-je, de ta propre bouche ; et même je devine qu'un ambitieux ne soit jamais misanthrope. »

« Je ne sais, dit Julius. Le célèbre Frédéric disait qu'on le laissât gouverner à sa mode ; il disait cela à son philosophe, et prétendait savoir mieux que Voltaire de combien d'égards et de coups de bâton ses sujets étaient dignes. »

« Cela, dis-je, c'est le dernier mot d'un ambitieux déçu. »

« Napoléon, dit Maxime, n'a pas méprisé l'homme ; il a joué sur la générosité, sur l'honneur, sur la patience, et il a gagné. »

« Il a perdu, dit Julius. Ceux qu'il avait choisis furent les plus prompts à le trahir. »

« Encore une fois, dis-je, ne concluons rien de ce que les choses humaines reviennent à suivre la pente. Ce n'est pas l'homme qui est traître, c'est plutôt le hasard qui est traître. Une petite chance seulement, et la bataille de Waterloo était gagnée avant quatre heures, ce qui ouvrait une grande période de dévouement. »

« Il est vrai, dit Denys, qu'on ne peut s'étonner de ce que les revers amènent trahison et oubli en beaucoup. C'est que ces revers sont ceux de la partie noble de leur âme, qui est aussi la plus difficile à maintenir en son lieu. »

« Pour faire bref, ajoutai-je, je dirais qu'il est facile de fuir et de trahir, et qu'il est difficile de tenir bon et d'être fidèle. On abandonne le vaincu, cela veut dire qu'on se voit soi-même vaincu. Qu'est-ce que la restauration, pour un maréchal, sinon le choix de la mangeoire dorée ; car enfin, ni pour Ney ni même pour Marmont, les galops de Waterloo n'appartenaient à une manière facile de vivre. . »

Denys secoua la tête :

« On ne gagne jamais pour toujours, et l'on n'en demande point tant. Le court triomphe suffit. »

« J'aimerais, dit Julius, à tirer en lumière directe le rapport de Napoléon au simple grenadier. J'y ai entrevu quelquefois une sorte d'égalité. »

« Je suis, dis-je, d'un pays qui est plein d'ancienne noblesse qui vit très hautement dans des châteaux délabrés. Or cent fois j'ai vu le fermier parler à son maître, et il m'a semblé qu'ils étaient moins inégaux que différents. »

« Ou peut-être, dit Julius, le fermier pense-t-il que la hauteur de son seigneur est un des privilèges du fermier, et sans le fermier ne serait rien. Car il est ordinaire qu'un valet se vante de son maître, et se batte pour l'armoire. Cela certes n'est pas vil. »

« L'homme d'en bas, dit Denys, n'est jamais tout à fait vil. Et ce qu'on attend de lui, s'il le sait, on ne l'attend pas en vain. Vous ne savez peut-être pas de quels misérables on se fait des gardes. »

« Ma foi si, dis-je, je le sais. J'ai vu à la guerre un soldat venu des disciplinaires, et à sa demande, et qui se refaisait l'honneur par des actions audacieuses ; ce qui ne l'empêchait pas de me dire familièrement : tu as une femme, une bonne femme, qui fait le trottoir ; tu la surveilles en buvant un verre ; tu es heureux, etc. L'honneur n'empêche pas le déshonneur. »

« A un voleur, dit Julius, vous pouvez confier votre bourse ; il se fera une probité pour vous, mais non pas pour les autres. »

Maxime s'élança.

« On peut, dit-il, être amoureux de cette troupe de tire-laine, cambrioleurs et maquereaux. Cet amoureux n'est-il pas l'ambitieux ? »

« Il le faut bien, dit Denys. Car je ne vois que ceux-là qui se battent sans demander pourquoi. »

« Une grande âme, dit Maxime, grandit tout à sa mesure. Toute l'armée avait soif quand un paysan apporta à Alexandre un casque plein d'eau. Alexandre versa l'eau par terre aux yeux de toute l'armée. »

« César, dit Julius, allait devant ; il nageait tout armé à travers un fleuve. Ce sont des choses qui peuvent être imitées par un homme violent et borné. Le voilà l'égal de César, et César sait très bien le lui dire. »

« L'ambitieux, dis-je, serait donc un sauveur d'hommes, qui toucherait de sa baguette le cœur de pierre, attendant le sublime, et ne l'aimant qu'impossible. Thaumaturge en cela. Rien n'enivre comme de remonter le cours de la nature. »

« Ainsi, dit Maxime, l'ambitieux régnerait sur la force, non sur la faiblesse. Et son jeu serait de faire croire aux hommes qu'ils ont du courage. D'où vient le vrai courage. »

« Donner, dit Denys, aux hommes les plus méprisés, l'occasion de s'estimer eux-mêmes. »

« Il n'y a point, dit Julius, de vanité ici. Cette monnaie est d'or pur. »

« Pour moi, dit Maxime, j'ai soupçonné toujours un ennui des conquérants, qui explique leurs folles entreprises. Car il y a une monotonie dans le commandement militaire et dans le discours militaire, et une sottise incroyable dans le héros moyen, comme Napoléon l'a remarqué de Ney. Je suppose qu'on fatigue l'âme à lui faire rendre toujours le même ton. »

« J'ai soupçonné plus, lui dis-je. Car je crois que le péril continu, et le massacre que l'on voit de tant de ceux que l'on connaît, finit par émousser l'amitié. La générosité n'est plus que dans les grands moments, et toutefois elle prend elle-même quelque chose de morne. »

« Les armées, dit Maxime, sont choses destinées à l'usage, et sans cesse renouvelées. Supposez un attachement de cœur au 11^e bataillon de chasseurs ; ce n'est que rhétorique, car ce bataillon (que je choisis au hasard) a été massacré plus d'une fois depuis qu'on l'aime. Il y a du métier dans ce genre de déclamation, et un peu de ce détachement horrible des moines. Au total le chef règne sur des ombres. »

« Impalpables, repris-je, et substituées ; à des ombres dont le langage, les réponses, les actions, sont prévus d'avance. Un changement ferait cataclysme. Une armée est une armée de lieux communs. Cela, hors les folles entreprises, est promptement ennuyeux. »

« Mais quel bonheur au contraire, dit Julius, de régner à la cour, de deviner et de mesurer les hommes, et d'être de finesse dans leurs querelles et rivalités ! »

« Au lieu, dit Maxime, qu'on ne se soucie point de deviner la pensée d'un militaire ; car, au contraire, il est important de la lui faire oublier. »

« Et, dit Maxime, quel bonheur de sentir le traître esprit qui a juré de ne point se montrer ; ou bien de rencontrer l'obstiné esprit qui prend tout au sérieux ; il s'agit de séduire l'un et de persuader l'autre, et cela sans application, par trois mots lancés en passant, et encore dont le sens soit obscur pour les autres. Vaincre enfin une opposition qui renaît toujours. »

« A la guerre, dit Julius, l'opposition est un crime ; bien mieux, on ne la conçoit même pas ; car on obéit ; et qu'attendre de plus ? S'appuyant sur un tel pouvoir, qui résulte de la nature des choses, on ne peut régner. On règne à la cour. Ce contraste se voit en Napoléon, qui sans doute n'appliquait qu'une attention mécanique aux revues de la place du Carrousel. Au lieu qu'avec Talleyrand et Fouché quelles conversations ! »

Denys allait et venait comme l'orage. Il s'arrêta sur ces derniers mots, et dit :

« La politique n'est que persuasion. Je le sais. Dès que je m'en suis soucié, j'ai toujours eu à ramener un résistant. Et mes fidèles eux-mêmes m'ont toujours surveillé. Chacun veut avoir raison. »

« J'ai admiré, dis-je, dans Saint-Simon, les conversations des trois ducs, Chevreuse, Beauvillier, et Saint-Simon lui-même, toujours à se chercher, à se trouver d'escalier en couloir, de couloir en cabinet, consultant et délibérant, sans aucun esprit d'obéissance, mais plutôt soucieux d'éclairer le courtisan et le roi lui-même. »

« Et, dit Maxime, nous voyons dans les Mémoires de Retz que les conjurations se passent à délibérer, à persuader, à promettre, à refuser. Là règnent les différences ; et l'homme est retourné comme un sac à malices ; il s'agit de ne s'y point tromper, et de savoir sur qui on peut compter ou non, et à propos de quoi. »

Denys s'arrêta encore, et reprit :

« Je vais dire une chose ridicule. Mais enfin je ne crois pas que Louis XIV fût un ambitieux à proprement parler. Il était le maître, et il le savait bien. Quand il se mêlait de persuader c'était bien par grâce ; et enfin il ne jouait pas son sort à chaque instant. J'imagine et je sens la prédilection qu'il avait pour le métier de colonel. »

« Mais, dis-je, essayez de comprendre ce que c'était qu'un simple soldat du régiment du roi, aux yeux du roi. C'est matière de revue. L'idée de fidélité, dans ce cas-là, serait presque injurieuse. Aussi il n'y a point d'acclamation ni d'applaudissement dans les armées, ou bien alors c'est réglé comme le port d'arme. »

« Il n'y a point, dit Julius, d'acclamation non plus à la cour. Ce bruit même ferait scandale. On n'y supporte qu'un murmure flatteur. »

« Permettez-moi, dis-je, un souvenir de mon métier. Quand j'enseignais, les élèves tentaient quelquefois le murmure d'approuver. En quelle intention, je n'essayais pas de le savoir. Cela me donnait une colère démesurée, et j'exerçais mon pouvoir, mon trop facile pouvoir. »

« Quel changement ! dit Denys. La politique moderne ressemble à l'ancienne par les faveurs, par les audiences, par les entretiens entre deux portes, par le bourdonnement des ambassadeurs volontaires. Mais la décision est laissée à la foule. Le candidat doit affronter la foule, finalement ; c'est à cette épreuve qu'on l'attend. Et le premier ministre aussi doit affronter la foule des représentants, qui, si bien préparée qu'elle soit, redevient foule, et s'amusera à couvrir votre voix, souvent sans raison, et seulement pour essayer. C'est cette composition du hasard et de l'humeur avec l'art de cueillir des partisans l'un après l'autre, c'est cette nécessité de recommencer tout après que tout est fait, qui explique que les purs militaires soient ridicules dans la politique. »

« Il faut bien faire attention, dit Maxime, à ceci que l'éloquence est de rite devant les assemblées. Chacun a son jeu fait, c'est entendu. Les amitiés, les intérêts, les promesses, ne sont pas à la merci d'un mouvement de foule. Et pourtant chacun attend l'homme à cette épreuve de la foule. Non seulement on veut qu'il l'emporte par l'éloquence, mais encore on veut qu'il se risque sur l'éloquence. »

« L'art de l'éloquence, dit Denys, consiste à se risquer sur le point où il n'y a pas de risque. Et au contraire celui qui va se heurter en un mouvement d'éloquence juste sur le noeud de la difficulté, ressemble à un musicien qui fait entendre une note fausse. »

« Ou encore mieux, dit Maxime, à un acteur tragique qui donnerait un vrai coup de poignard. »

« Aussi, dit Denys, est-on sifflé comme un acteur. Et ne vous étonnez pas si celui qui vient ensuite fait si souvent la même politique que l'homme qu'il remplace. C'est qu'on est renversé sur la forme et non sur le fond. »

« Je suppose, dis-je, que l'auditeur, ou plutôt le spectateur, se plaît alors à oublier qu'il a déjà pris parti, et attend qu'on le persuade de ce dont il est assuré. »

« Ce ne sont pas, ajouta Julius, les mêmes parties de l'homme qui cèdent dans la négociation et qui se rendent à l'éloquence. Il faut les deux pour la paix intérieure. »

« Et il faut, dis-je, l'éloquence pour l'amusement, l'éloquence qui adoucit même la partie furieuse de l'âme. »

« L'ambitieux, dit Julius, aurait donc, à ce compte, deux parties et même trois. »

« Laissez-moi deviner, dit Maxime. La première est un métier de colonel, toutefois sans prison ni bague, et qui consiste à nommer, déplacer, disgracier, gracier. Cela s'exerce aux audiences. »

« La deuxième, dis-je, est de persuader, de grouper, de recruter, en disant à l'un ce qu'on ne dit pas à l'autre, selon les lumières, l'intérêt et le caractère de chacun. Cela se fait à un autre genre d'audiences, ou par ambassadeurs. »

« La troisième, reprit Maxime, est de monter sur les planches et de prouver que l'on est bon acteur. »

« Il en faut, dis-je, une quatrième, lente et difficile, qui est de forcer les bureaux, de les presser, de leur faire peur. Ce n'est point persuader ; car les bureaux sont persuadés de tout depuis l'éternité. Mais plutôt c'est ménager ce pouvoir second, qui a tant de moyens de se replier dans le silence et l'inaction ; c'est le flatter un peu et l'effrayer beaucoup. »

Denys s'arrêta encore.

« Ce sont là, dit-il, des choses qu'on ne dit pas. Mais la difficulté n'est pas grande. Il suffit de rassembler à portée de la voix tous les subalternes qui montrent du savoir et de l'ambition. Mais encore faut-il qu'ils aperçoivent en vous un espoir de durée. Et cet art de promettre un long règne est le plus difficile du métier. »

ALAIN.